2034 6/B

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22036829

DISSERTATION

SUR

LA FIÈVRE JAUNE

Qui régna à Philadelphie en 1793, depuis le mois d'Août, jusques vers le milieu du mois de Décembre ;

Par JEAN DEVEZE,

Ancien Chirurgien du Cap-François, ex-Chirurgien-major général des troupes nationales de la Province du Nord de Saint-Domingue ; ancien Médecin en chef de l'Hôpital Bush-Hill ; ancien Médecin en chef de l'Hôpital Militaire François établi à Philadelphie ; Membre de la Société Philosophique de la même ville ; Membre correspondant des Sociétés de Médecine de Paris, de Bruxelles, Tours, etc.

Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'exposé. -- J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité.

(*Rouss. Profess. de foi du Vicaire savoy.*)

PARIS,

Imprimerie de Madame HUZARD, rue de l'Eperon, n°. 11.

AN XII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AU CITOYEN

PIERRE AUGUSTE ADET,

Préfet du département de la Nièvre, Membre du Tribunat, ex-Ministre Plénipotentiaire de la République Françoise près les Etats-Unis d'Amérique; Membre des Sociétés Philosophique de Philadelphie, Philomathique et de Médecine de Paris; Président de la Société d'Agriculture et des Arts du département de la Nièvre, etc., etc., etc.

CITOYEN,

La ville de Genève, que vous avez garantie des horreurs d'une guerre civile, a transmis à la postérité, par une médaille frappée à votre nom, vos vertus, vos bienfaits, et sa juste reconnoissance.

Le Nouveau-Monde a consigné dans ses *Annales Politiques*, l'époque mémorable de

votre ambassade : les liens qui unissoient alors la France et les États-Unis d'Amérique alloient se rompre ; vous avez su vaincre les difficultés, et resserrer plus fortement que jamais les nœuds de leur amitié.

Le Tribunat a perdu, en vous, un de ses membres distingués, lorsque le Gouvernement vous a choisi pour le remplacer dans le Département que vous administrez avec la sagesse et la justice qui caractérisent toutes vos actions.

Les sciences, que vous cultivez avec tant de succès, vous ont placé au rang des hommes célèbres, qui survivent aux événemens et aux Empires.

L'amitié, cette passion des ames sensibles, que vous savez si bien inspirer à ceux qui, comme moi, ont le bonheur de vous connoître, vient vous offrir, à son tour, l'expression de ses sentimens.

Amitié, respect et estime,

DEVEZE.

AVANT-PROPOS.

OBLIGÉ de fuir de Saint-Domingue, après l'incendie du Cap; dépouillé par les Anglois, au mépris du droit des gens et de la neutralité; jeté sur une terre étrangère, sans amis, sans secours, j'arrive à Philadelphie, dans le moment où cette ville étoit en proie à une épidémie qui, chaque jour, frappoit de nouvelles victimes. Les magistrats alarmés consultent sur sa nature le Collége de médecine; il déclare que la maladie est maligne et contagieuse : quelques gens de l'art ajoutent même qu'elle est essentiellement mortelle. Tout le monde, alors, est frappé de terreur, et les moyens prophylactiques qu'on emploie ne font qu'y ajouter. On marque d'un signe particulier, les maisons, les quartiers où il y a des malades; on établit un vaste hôpital pour recevoir les pauvres : quatre médecins doivent veiller sur eux; mais ils n'approchent qu'en tremblant de leurs lits, et se purifient, à chaque instant, avec des liqueurs aromatiques. Ce funeste exemple est tour-à-tour suivi et donné par les autres médecins dans tous les quartiers de la ville. Alors cha-

cun oublie tout ce qui peut lui être cher, pour ne songer qu'à sa conservation : les négocians, le corps diplomatique, les ministres, le Gouvernement, s'échappent à la hâte de ce theâtre de désolation ; les domestiques s'éloignent de leurs maîtres ; les amis se fuient ; le fils craint d'approcher son père ; le père abandonne sa famille éplorée ; et cette cité, naguère si tumultueuse, si florissante, paroît transformée en un vaste tombeau, dont le silence n'est troublé que par les cris de la douleur et du désespoir.

Cependant il existoit encore quelques hommes philantropes qui, dévoués au soulagement de leurs concitoyens, avoient fait le sacrifice de leurs intérêts et de leur vie ; composant un Comité de surveillance, ils ne s'occupoient que des moyens d'arrêter les ravages de la maladie. Le bruit public leur apprend qu'appelé par plusieurs malades, j'ai eu quelques succès, et que mon opinion n'est point conforme à celle du Collége de médecine : je suis mandé auprès de ce Comité ; j'y expose mes idées avec franchise ; je prouve, par des faits, que la maladie n'est ni contagieuse, ni mortelle par essence ; je démontre le danger des moyens prophylactiques dont

on fait usage. On m'invite, on me prie d'aller visiter l'hôpital nouvellement établi; je promets de m'y rendre avec les médecins qui y sont employés, et de consulter avec eux; mais je ne pus m'éclairer de leurs lumières : ils donnèrent leur démission. Le Comité, alors, me chargea seul de la direction de l'hôpital; cependant M. *Duffield*, membre distingué du Collége de médecine, daigna quelque temps s'associer à mes travaux et m'aider de ses conseils. Mon premier soin, après avoir été nommé médecin en chef de *Bush-Hill* (c'est ainsi qu'on nomme cet hospice), fut d'organiser son service. Je pris des aides instruits; je remis l'ordre dans toutes les parties de l'administration; et je m'attachai, surtout, à inspirer la confiance aux malades, soit par mon assiduité, soit en ne montrant nulle crainte pour la contagion. Le fruit de mes premières tentatives fut de relever leur courage et de dissiper leur frayeur; la fièvre en fut, par elle-même, plus aisée à combattre. Plusieurs individus sortirent de *Bush-Hill* parfaitement guéris; leur présence inattendue parmi leurs amis et leurs connoissances, fit renaître l'espoir; on commença, d'après leurs rapports, à se persuader que

la maladie n'étoit pas toujours mortelle, et que l'on pouvoit s'en garantir. Cette idée jetée dans le public, ne contribua pas peu à dissiper les alarmes, à ramener la tranquillité dans les esprits et à dissiper le danger. Ce fut alors une bien douce jouissance pour moi, de voir mes travaux couronnés par quelques succès. . . .

On m'engagea à donner les résultats de ma pratique et de mes observations. N'ayant pas le temps de mettre en ordre m s idées, je me contentai, pour l'utilité publique plutôt que pour le bien de l'art, de rassembler quelques faits parmi ceux que j'avois notés dans mes cahiers de visite, et d'en déduire quelques principes, seuls résultats de l'étude de la nature; je les donnai au public, en 1794, sous le titre de *Recherches et Observations sur la maladie épidémique qui a régné à Philadelphie en* 1793, *depuis le mois d'Août jusques vers le milieu de Décembre.* Mon principal but fut de prouver que la maladie n'étoit point contagieuse; qu'elle n'avoit point été importée; qu'elle n'étoit point toujours mortelle; enfin, que les causes en étoient locales. Cet opuscule écrit en françois et en anglois, et adressé aux habitans de Philadelphie plutôt

qu'aux médecins, présente moins d'ordre et de soins, que de preuves et de faits. Je manifestai les mêmes opinions, et j'eus les mêmes succès, dans l'épidémie qui régna en 1797.

Les circonstances m'ayant donc offert les moyens d'étudier particulièrement cette épidémie, j'ai pensé que mes réflexions à ce sujet, pourroient être agréées favorablement par l'illustre École à laquelle je les soumets. Je n'ai point la prétention de faire un traité particulier sur cette matière : je veux seulement exposer les résultats de mon expérience et de mes observations recueillies auprès du lit des malades pendant l'épidémie de 1793, et confirmés pendant celle de 1797 (1). L'hô-

---

(1) Je mets ici la lettre que j'écrivis alors au gouverneur de Pensylvanie, pour prouver que mon opinion étoit toujours la même comme en 1793.

DEVEZE, Officier de santé en chef de la République Françoise à Philadelphie, et ancien Médecin de l'hôpital de Bush-Hill, *à son Excellence M.* Mifflin, *Gouverneur de l'État de Pensylvanie.*

MONSIEUR,

« Les principes d'humanité qui doivent guider tous les

pital *Bush-Hill*, qui étoit le seul de Phila-

---

hommes, la confiance dont vos concitoyens m'ont honoré en 1793, l'état alarmant où se trouvent les habitans de Philadelphie, tout me fait un devoir de vous soumettre mes réflexions sur la maladie qui cause tant de terreur aujourd'hui.

» Les mots de *fièvre jaune* et de *contagion*, répandent l'effroi de tous côtés; tel individu, attaqué d'une fièvre qui n'auroit eu que des suites peu dangereuses, devient la proie d'une maladie, rendue mortelle par l'effet de la terreur. Cette crainte, à laquelle les hommes les plus courageux ne peuvent pas toujours se soustraire, s'empare des parens et des amis du malade, que l'idée de la contagion éloigne; et le malheureux, privé des secours et des consolations si nécessaires à son état, périt dans le désespoir, victime d'un mal dont il eût guéri, dans les bras de ses amis et de ses parens, s'ils avoient pu se livrer sans crainte aux impulsions de leur cœur.

» Je ne chercherai point à combattre ici l'erreur de ceux qui regardent la maladie comme contagieuse : les faits que j'ai rapportés dans les observations que j'ai publiées à ce sujet, sont trop évidens pour avoir besoin d'être étayés par de nouvelles preuves, et vous en serez convaincu vous-même, Monsieur, en jetant un coup-d'œil sur l'exemplaire que j'ai l'honneur de vous adresser, et qu'il seroit très-utile de faire connoître au public, afin de le tranquilliser.

« Je sais, Monsieur, qu'on ne détruit pas facilement

delphie, où l'on reçût les individus atteints

---

un préjugé. Cependant, il se trouve des personnes assez franches pour abjurer leurs erreurs, et qui savent céder à l'évidence, sans passer par les détours que la prévention et un faux amour-propre affectent de suivre. Qu'il me soit permis de le dire ici : il est du devoir des officiers de santé, d'avoir le courage et la probité d'éclairer leurs concitoyens, de combattre leurs préjugés, et de les délivrer de la terreur, au lieu de les en accabler par les peintures, aussi fausses que terribles, que quelques-uns font journellement d'une contagion qui n'existe pas.

» Lorsqu'une épidémie menace un lieu quelconque, le Magistrat doit s'entourer des médecins, afin d'aviser aux moyens de combattre la maladie, et de secourir les indigens. Vous avez rempli ce devoir, Monsieur, avec cet empressement qui caractérise votre vigilance et votre sollicitude paternelles ; mais vous aviez besoin de coopérateurs, et c'est au Bureau de santé que vous avez confié les détails et l'exécution des mesures générales. Je rends justice aux vues bienfaisantes des citoyens qui composent ce Bureau ; mais les mesures qu'ils ont adoptées sont tout-à-fait contraires aux principes d'humanité qui les animent, et cette association d'hommes vertueux peut devenir plus dangereuse au public, que ne l'est la maladie elle-même, par l'effet de ces mesures, qui ne seroient pas même tolérables, en supposant que la maladie fût contagieuse.

de cette fièvre, m'a fourni tous les moyens

» En effet, Monsieur, rien n'est moins raisonnable que les publications journalières qui remplissent les papiers publics, et qui grossissent les dangers réels de la maladie; l'exposition d'un pavillon jaune sur les maisons où se trouvent des malades, la fermeture des rues de tout un quartier de la ville, l'*enlèvement forcé* des citoyens, tout cela répand l'épouvante dans tous les cœurs, et porte au désespoir les citoyens qui se voyent arracher de vive force, des bras de leurs femmes et de leurs enfans, pour être conduits dans un lieu éloigné, et hors de la vue et des soins de tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, pour être placés avec des inconnus, et entre des morts et des mourans, dont ils craignent, à chaque instant, d'augmenter le nombre.

» Une pareille idée révolte l'humanité; cette mesure me paroît aussi contraire aux droits naturels de l'homme en société, qu'elle est barbare et inhumaine, et elle va devenir la source de plus grands malheurs, si elle n'est bientôt réprimée. Chez aucun peuple, nulle loi n'a encore prescrit la séquestration, hors du cas de crime : en est-ce donc un, d'être malade? Chez les Turcs mêmes, où la peste est si fréquente et presqu'habituelle, une pareille idée n'a jamais été connue : à Marseille, lors de la déplorable peste, elle n'est jamais venue à l'esprit d'aucun magistrat; elle eût fait frémir la nature. Et c'est dans une contrée libre, qu'une détermination aussi révoltante seroit le résultat de la décision de cinq ou six médecins! Il y a

nécessaires pour marquer du sceau de la

---

de quoi faire fuïr loin d'un pays qui se croiroit libre avec cette sorte de liberté.

» Déjà, la ville n'offre plus qu'un aspect lugubre ; la plupart des maisons sont fermées ; le commerce est suspendu ; les ouvriers vont se trouver sans travail et sans pain : les marchés seront dépourvus, parce que la crainte retiendra les habitans de la campagne qui les approvisionnent ordinairement.

» Les citoyens fuient de toutes parts, et ceux qui restent ont le cœur oppressé ; la crainte de la prétendue contagion les tient dans une perplexité qui les empêche de dormir et de digérer, ce qui doit les conduire à un état de crudité qui facilite le développement de la fièvre, dont on va vainement chercher l'origine dans la communication des bâtimens avec les colonies.

» On voit, de toutes parts, des chariots chargés de meubles entassés sans ordre, qui annoncent la précipitation avec laquelle les citoyens quittent leurs demeures pour fuir dans les campagnes ; des mères éplorées emportant leurs nourrissons suçant en vain un sein flétri, où la nature épuisée par l'effroi, ne fournit déjà plus que quelques gouttes d'un lait mal élaboré. La terreur, n'en doutez pas, causera la mort de cet innocent qui, après avoir déchiré par ses cris, les entrailles de sa trop malheureuse mère, l'entraînera avec lui, dans le tom-

vérité, toutes les idées que j'expose. On ne

---

beau, où le père et l'époux, accablés de chagrin, ne tarderont peut-être pas à le suivre.

» Cependant la foule grossit dans les campagnes, où les hommes entassés et privés des commodités ordinaires de leurs habitations, sont exposés aux intempéries du temps, auxquelles ils ne sont point accoutumés, ni au nouveau genre de vie qu'ils sont forcés d'adopter, tombent malades, et seront victimes de ces causes naturelles que l'ignorance ne manquera pas d'attribuer encore à la contagion; alors, les malheureux, abandonnés comme à la ville, périront dans le désespoir, et les campagnes seront bientôt désertes; comme la ville, elles attesteront la barbarie d'une portion d'un peuple qui, dans d'autres momens, se place au rang des plus éclairés de l'Univers.

» Que diront nos descendans, que dira même la race actuelle, lorsque familiarisée avec cette maladie qui, pour le malheur de l'humanité, deviendra, par les effets des révolutions physiques, aussi commune dans certains étés que le sont les fluxions de poitrine en certains hivers; que diront les partisans de l'importation, quand elle se développera dans des temps où toute communication avec les îles n'existera plus; que diront-ils, enfin, quand ils seront convaincus qu'elle n'est pas contagieuse? Ils regretteront sans doute, mais trop tard, d'avoir perdu du temps à prouver un fait qui n'existe pas, au lieu de l'avoir employé à chercher les moyens de combattre une

trouvera dans mon opuscule, ni érudition,

---

maladie qui, mieux connue, sera moins dangereuse, et par conséquent moins redoutée.

» Je crois donc, Monsieur, que rien ne peut contribuer aussi efficacement au rétablissement de la tranquillité publique, et au soulagement des malades, que la publication des vérités importantes, qui prouvent que la maladie n'est pas contagieuse, ni essentiellement mortelle. Une fois convaincu de la vérité de ces faits, le public rassuré regardera cette maladie comme il en regarde une foule d'autres auxquelles il est sujet, et qui, quoique dangereuses, ne lui inspirent pas la même crainte. Une fois délivré du sentiment pénible de la terreur, il se livrera avec confiance au soin de son médecin qui, tirant parti de toutes les connoissances de son art, pourra seconder la nature avec succès, lorsque le moral des malades, soustrait aux effets désastreux de la crainte, laissera aux organes la faculté d'exercer leurs fonctions.

» Comme je suis intimement persuadé, Monsieur, que la maladie n'est point contagieuse, ma profession de médecin et mon attachement à vos concitoyens, me font un devoir impérieux et indispensable, aux risques de déplaire à ceux que les préjugés empêcheront d'être de la même opinion que moi, de vous faire part de mes réflexions.

» Je désire ardemment que mes observations soient

ni citations, ni théories ; mais les faits seuls que la nature m'aura presentés.

---

utiles au public, et qu'elles puissent vous convaincre du profond respect avec lequel je suis, Monsieur,

» Votre très-humble, etc.

» DEVEZE. »

Philadelphie, le 27 Août 1797.

Nota. Cette lettre se trouve dans le *Courrier François*, imprimé à Philadelphie, N°. 124, p. 498; et dans l'*Aurora*, gazette américaine.

DISSERTATION

DISSERTATION

SUR

LA FIÈVRE JAUNE

Qui régna à Philadelphie en 1793, *depuis le mois d'Août, jusques vers le milieu du mois de Décembre.*

Aperçu topographique de Philadelphie.

La maladie épidémique dont je vais tracer le tableau, ayant principalement l'origine de ses causes dans les lieux mêmes où elle s'est manifestée, j'ai pensé qu'un aperçu topographique de Philadelphie étoit absolument indispensable.

Philadelphie, capitale de l'état de Pensylvanie, dans les États-Unis d'Amérique, est située sous le trente-neuvième degré cinquante-sept minutes de latitude nord, et sous le soixante-quinzième degré de longitude ouest du méridien de Londres. Sa position géographique semble lui promettre un des

plus beaux climats de la terre ; mais il s'en faut de beaucoup que cette contrée possède, à cet égard, les avantages des pays de l'Europe qui sont placés sous la même latitude.

Philadelphie est bâtie sur un terrein plat et découvert; il n'y a que *Front-street*, ou la rue du Front, qui soit médiocrement élevée ; elle est située sur une petite colline, se prolongeant du nord au sud, le long de la Delaware. Deux grandes rivières arrosent cette ville : la Delaware, large d'environ un mille, baigne ses murs du côté de l'est ; le Schuylkill, moins large des trois-quarts environ, borne à l'ouest le plan primitif de la cité : cette rivière va se joindre à la Delaware, quatre milles au-dessous de la ville, qui se trouve située, par cette position, dans la partie la plus étroite de cette espèce de presqu'île formée par leur confluent, dont la direction est du nord au sud. D'après le premier plan, Philadelphie devoit former un carré long et s'étendre d'une rivière à l'autre ; sur leurs bords, laissés libres et découverts, l'on devoit construire des quais bordés par des arbres : malheureusement, ce plan n'a pas été suivi; l'intérêt particulier prenant la place

de l'intérêt public, on a entassé des maisons sur le terrein destiné aux quais, et le quartier de la ville qui devoit être le plus sain et le plus agréable, est devenu une source intarissable d'infection. C'est-là que se trouve la rue de l'Eau, ou *Water-street*, dont le sol est presque de niveau avec la rivière : cette rue, la plus longue, la plus peuplée et la plus mal-propre, est aussi la plus mal-saine. C'est toujours là que commence à se manifester la fièvre jaune. Ses maisons masquent la vue de la Delaware; elles ont, sur leur derrière, des magasins et des jetées sur la rivière, qui forment des *wharfs* ou des cales, entre lesquelles on place les navires. Comme le courant ne peut avoir d'action dans ces espèces d'enfoncement, il en résulte que l'eau est sans mouvement, et que les corps étrangers que la marée y dépose en se retirant, s'y amoncèlent avec le limon. Le soleil, par son action sur ces matières, pendant l'intervalle d'une marée à l'autre, en dégage une quantité de miasmes putrides qui répandent au loin une odeur infecte. On a encore outrepassé le plan, en bâtissant le long de la Delaware, de manière que la ville a maintenant trois milles de long du nord au sud,

sur un mille de l'est à l'ouest, dans sa partie la plus large.

Philadelphie, assise généralement sur un terrein plat, offriroit un écoulement difficile aux eaux de pluie, si l'art ne présidoit au nivellement des rues. Aussi les quartiers non pavés et les emplacemens non bâtis deviennent des espèces de mares, où l'eau croupit et se décompose. Plus on avance vers le sud, et plus le terrein baisse; de sorte qu'aussitôt que la Delaware a reçu le Schuylkill, elle se trouve au-dessus du niveau des marais qui la bordent : ceux-ci ne peuvent donc se débarrasser de leurs eaux que par la filtration dans la terre, ou par l'évaporation.

La ville est entourée de vastes fosses, formées par la fouille des terres nécessaires à la fabrication de la brique dont les maisons sont bâties. L'eau de pluie séjourne pendant l'hiver et le printemps; mais lorsque les chaleurs de l'été l'ont fait évaporer, les débris des végétaux et des animaux qu'elle couvroit, frappés par les rayons du soleil, subissent la fermentation putride, et laissent dégager ces gaz si nuisibles à la santé des hommes. Souvent cette eau filtre, comme celle dont la terre des cimetières est abreuvée, à travers

les terres, jusques dans les puits qui en sont voisins. L'eau de ces puits est d'une si mauvaise qualité dans certains quartiers, que je me suis souvent convaincu qu'elle avoit, dans l'été, une odeur infecte, douze heures après avoir été puisée.

Les environs de Philadelphie ombragés jadis par de vastes et immenses forêts, ne présentent, aujourd'hui, qu'une terre nue et découverte. On ne voit dans la campagne ni haies ni bosquets; l'œil n'est jamais égayé par les nuances variées d'une verdure agréable : le voyageur, épuisé de chaleur et de fatigue, ne trouve pas même sur sa route un seul arbre qui puisse lui offrir son ombre hospitalière. Les propriétés ne sont clôturées qu'avec des piquets et des traverses de bois sec. Les maisons de campagne, isolées au milieu de ces clôtures arides, inspirent la tristesse et la mélancolie. La haine pour les arbres paroît être si grande à Philadelphie, qu'on ne trouve aucune promenade.

Il n'y a point de pays où l'intempérie des saisons soit plus constante qu'à Philadelphie: l'air passe rapidement du chaud au froid et du sec à l'humide. Dans l'hiver, l'air est quelquefois si chaud, qu'on est obligé de s'éloi-

gner du feu et de sortir pour respirer ; dans l'été, au contraire, il se manifeste parfois un froid si fort, qu'il faut se renfermer et s'approcher du feu. Le thermomètre varie souvent de vingt degrés, dans l'espace de vingt-quatre heures. On a même observé que cette variation extraordinaire s'est manifestée dans une heure et demie. Il arrive souvent, dans l'hiver, que les deux rivières se gèlent à tel point, que la glace peut supporter des chariots très-grands, chargés et attelés de six à huit chevaux : tout-à-coup le dégel arrive, et elles redeviennent navigables. Peu de temps après le froid recommence, et elles se couvrent d'une glace aussi épaisse. L'espace d'une seule nuit suffit encore pour remettre tout dans l'état primitif. Ces changemens subits ont lieu deux à trois fois dans le même hiver. Le froid a quelque chose de si désagréable, que des habitans du Canada m'ont assuré qu'ils le supportoient plus difficilement que dans leur pays. J'ai aussi observé, avec tous les colons de Saint Domingue, que la chaleur de Philadelphie est plus accablante et plus débilitante que celle de notre colonie.

Les passages du sec à l'humide suivent les mêmes variations. Une matinée froide et

sèche est souvent accompagnée d'un après-midi chaud et humide. L'atmosphère est si chargée d'eau, qu'on ne peut long-temps rester, le soir, exposé à l'air, sans avoir les vêtemens entièrement mouillés (1).

La matière électrique est généralement plus abondante dans l'atmosphère de Philadelphie que dans celle de Saint-Domingue; mais elle y est plus variable. L'électromètre d'*Heuley*, posé sur le conducteur d'une machine électrique, dont le plateau avoit vingt-quatre pouces de diamètre, marquoit ordinairement vingt degrés, et quelquefois vingt-trois; tout-à-coup cette matière électrique devenoit si rare, qu'il étoit impossible de la rendre sensible : quelques heures après, elle se montroit avec son intensité ordinaire.

La température moyenne de l'air est de cinquante-deux degrés et demi du thermomètre de *Farenheit*. Le plus grand froid a été de cinq degrés au-dessous de zéro (2);

(1) C'est à cette cause qu'il faut attribuer les rhumes, les catarrhes et les affections rhumatismales, si communes à Philadelphie dans toutes les classes de la société.

(2) En 1767, le thermomètre a descendu à vingt-deux degrés au-dessous de zéro, à la distance de trente milles de Philadelphie, dans la direction de l'ouest.

la plus grande chaleur, de quatre-vingt-quinze degres, même thermomètre. L'élévation ordinaire du baromètre est entre vingt-neuf et trente pouces, mesure angloise ; il baisse, lorsque les vents du sud et sud-ouest soufflent : il remonte par l'action des vents du nord et du nord-ouest.

Le vent du nord est froid et sec. Celui du nord-ouest est plus froid et plus sec pendant toute l'année : il amène le beau temps ; il règne ordinairement en hiver et au printemps. Celui du nord-est est humide et pluvieux. Le vent du sud est chaud et humide dans toutes les saisons, sur-tout en été : lorsqu'il souffle, l'atmosphère devient septique à un point extraordinaire. Les vents du sud, d'est, de sud-est et de sud-ouest sont très-humides : ils viennent de l'Océan atlantique.

Le docteur *Rush* a dit avec raison, que le climat de Pensylvanie étoit un composé de presque tous les climats du monde. On y éprouve l'humidité de la Grande-Bretagne, pendant le printemps ; la température de l'Italie, en Juin ; les chaleurs de l'Afrique, en été ; le ciel de l'Egypte, en automne ; le froid et les neiges de la Norwège et les glaces de la Hollande, en hiver ; les tempêtes des Indes

occidentales, dans toutes les saisons; enfin, la variété des températures et des vents de la Grande-Bretagne, dans chaque mois de l'année.

Il y a, à Philadelphie, une quantité incroyable de mouches et d'autres petits insectes ailés, pendant l'été. Leur nombre étoit extraordinairement augmenté en 1793.

La population de Philadelphie est de cinquante mille ames environ. On y compte vingt-neuf congrégations religieuses, qui ont toutes un temple et un cimetière particuliers. Ces vingt-neuf cimetières se trouvent placés dans l'enceinte même de la ville.

La manière de vivre des habitans me paroît, en général, peu saine. Leur pain, dont la pâte n'a presque point fermenté, est très-mal cuit; ils mangent beaucoup de bœuf, de pommes de terre, et des gâteaux faits avec la farine de blé sarrasin, frits dans du beurre; ils consomment une grande quantité de viandes et de poissons salés. Les fruits dont ils font usage, sont verts et cueillis avant leur entière maturité. Ils ne boivent d'autre eau que celle de puits, qui, comme l'on sait, est très-mauvaise. Après avoir vécu ainsi pendant quelques jours, ils font des excès et

s'enivrent avec des liqueurs fortes qu'ils prennent en quantité et avec délice. Ils font un usage abondant et constant de thé et de café au lait. Leur propreté n'est qu'apparente ; car si l'on visite leur intérieur, on verra qu'ils changent rarement de linge ; que leurs lits sont très - mal - propres, et qu'ils prennent rarement des bains.

Outre les objets d'insalubrité qui se trouvent sur le bord de la rivière et dont nous avons fait mention, il existe dans l'intérieur de la ville de nombreuses fabriques d'amidon, de chandelles, de savon, de cuirs, etc., etc. ; elles concourent encore, avec les gaz qui s'émanent des cimetières, à corrompre l'air atmosphérique. On ne sera pas étonné, d'après cela, d'apprendre que des fièvres intermittentes, opiniâtres et souvent d'un mauvais caractère, se montrent constamment vers la fin de l'été dans presque tous les quartiers de la ville, et principalement dans ceux qui sont exposés à l'action de ces gaz.

Philadelphie, soumise aux lois d'un Gouvernement sage, jouit sur ce point de toutes les prérogatives attachées à l'indépendance. Le moral, donc, sous ce rapport, ne pourroit qu'influencer favorablement le physique.

Description de la Maladie.

Constitution médicale et Maladie antérieures.

Arrivé à Philadelphie dans le commencement du mois d'Août, je n'ai pu étudier les constitutions médicales antérieures. J'ai cru cependant qu'il étoit nécessaire de donner une idée de celle qui a précédé la maladie, d'après les rapports certains qui m'ont été faits. L'hiver avoit été très-doux, le printemps très-précoce, et l'été excessivement chaud; il n'y avoit eu ni pluie, ni orages : l'air avoit été très-sec. Les gens de la campagne observèrent que la sueur des ouvriers ne couloit point sur leur corps, comme à l'ordinaire, mais qu'elle étoit absorbée par l'air à mesure qu'elle se présentoit à la surface de la peau. Les fruits furent de très-mauvaise qualité, l'eau des puits très-corrompue, les rivières très-basses. Les vents principaux qui soufflèrent venoient de la partie du sud. Il y eut une quantité extraordinaire d'insectes. On observa, avant l'épidémie, une épizootie qui attaqua les chats : il

en mourut un grand nombre. La même chose arriva en 1797.

Avant que la maladie ne se manifestât, il avoit régné beaucoup de maux de gorge, qui étoient évidemment d'un caractère inflammatoire. Ayant eu occasion d'en observer quelques-uns, je me suis convaincu que la saignée et les antiphlogistiques produisoient les meilleurs effets ; tandis que la méthode tonique et échauffante, dont on fit usage sur un grand nombre d'individus, rendit souvent cette maladie dangereuse et même mortelle. Quelques jours après se développa cette fièvre jaune dont les effets furent si funestes. Pour mieux en décrire les symptômes, je la diviserai en trois périodes.

Première Période.

Les symptômes précurseurs, ou les prodromes, étoient en général très-peu marqués. La fièvre étoit cependant annoncée chez certains sujets par des lassitudes, des langueurs et des mal-aises, qu'on pouvoit attribuer souvent à l'action des causes débilitantes et à la terreur dont ils avoient été frappés. Le plus fréquemment elle débutoit tout-à-coup, sans

nul signe avant-coureur, par un grand mal de tête, par des douleurs aux lombes et aux extrémités ; les malades disoient avoir les os brisés. Quelques frissons rapides et irréguliers précédoient parfois une chaleur violente, sèche et âcre, qui faisoit éprouver une sensation toute particulière au médecin. La figure étoit rouge et enflammée ; les yeux fixes, larmoyans et étincelans. D'autres fois, la chaleur se faisoit sentir si fortement à l'intérieur, que les malades se plaignoient d'un feu caché qui les dévoroit. Cette chaleur paroissoit se concentrer dans toutes les cavités, principalement dans celle de la poitrine, tandis que les extrémités étoient médiocrement chaudes, et quelquefois entièrement froides. La soif se proportionnoit à ce degré de chaleur. La respiration gênée, pénible, entrecoupée et laborieuse, laissoit sortir dans l'expiration un air dont la chaleur étoit sensible au dos de la main, si on le présentoit à la bouche du malade. Cet air desséchoit la gorge, la langue, les lèvres, et les narines dans lesquelles il entretenoit une espèce de démangeaison : la déglutition en devenoit difficile.

Les malades oppressés poussoient de pro-

fonds soupirs, comme pour se débarrasser d'une gêne et d'un resserrement qu'ils éprouvoient dans la poitrine ; ce qui les fatiguoit beaucoup et leur faisoit craindre d'étouffer. La langue, d'abord rouge et sèche, se couvroit, comme les dents et les lèvres, d'un limon jaunâtre, qui ne tardoit point à se colorer en noir. La douleur, la tension, la rénitence de la région épigastrique, annonçoient des vomissemens violens, qui n'étoient que symptomatiques. Les urines rares et colorées, l'insomnie ou le sommeil interrompu, le pouls fort, dur et précipité, formoient, avec tous les symptômes déjà décrits, la première période de la maladie. Cet état duroit un, deux, quelquefois trois jours, rarement le voyoit-on se porter au-delà ; je l'ai vu cependant durer jusqu'au cinquième jour.

Deuxième Période.

Dès que cette vive irritation commençoit à diminuer, on voyoit se manifester les signes de la seconde période. La figure moins rouge, souvent décolorée, présentoit l'aspect qui caractérise une maladie pernicieuse ; la respiration étoit toujours difficile ; le pouls devenoit petit et précipité ; la chaleur étoit toujours

âcre et mordicante ; la langue, les lèvres et les dents se couvroient, de plus en plus, d'un limon épais et noirâtre : les vomissemens, sans être plus forts, fournissoient une matière variable par sa couleur ; quelquefois blanchâtre et très-acide, elle agaçoit fortement les dents ; c'étoit tantôt de la bile pure, tantôt une substance noire, mal délayée dans des glaires, semblable à du marc d'encre, dont il s'exhaloit une odeur hépatique. Ces matières étoient si âcres qu'elles excorioient la gorge, la langue et les lèvres. L'estomac vivement irrité par leur présence, ne pouvoit garder aucune espèce de liquides, quoique la soif fût inextinguible. Aussi les malades, pour éviter les douleurs, suites du vomissement, refusoient toute boisson. Les déjections alvines, qui avoient lieu quelquefois dans le commencement de la maladie, étoient annoncées et suivies à cette seconde époque, par des douleurs dans les lombes : elles varioient beaucoup par leur nature et par leur couleur ; d'abord liquides, fréquentes et glaireuses, elles prenoient les teintes variées de jaune, de vert, de noir ; et même, dans la troisième période elles devenoient sanguinolentes, et quelquefois ce n'étoit que du sang

pur. Les urines plus foncées se troubloient, sans déposer d'abord aucun sédiment; quelquefois on voyoit nager à leur surface une espèce de pellicule. Le sommeil interrompu dès le principe, persistoit toujours dans le même état : si, par hasard, le malade s'y livroit pour un moment, des rêves pénibles et fatiguans venoient le tourmenter et le lui rendre plus désagréable que l'insomnie même. La couleur jaune qui, quelquefois, se manifestoit dès le commencement de la maladie, ne se montroit ordinairement que dans cette époque : elle étoit annoncée par des lassitudes inquiétantes; les yeux se coloroient d'abord; le corps ne tardoit point à subir la même altération. Les saignées se rouvroient; les bords de la plaie s'entouroient d'un cercle livide. La durée de ce second état varioit à l'infini; ce n'étoit point par le temps, mais par les symptômes dont il est question, qu'il étoit caractérisé.

Troisième Période.

C'est ici que commençoit la troisième période, qui n'est, si l'on veut, que la seconde, poussée à son *maximum*, et accompagnée de signes d'ataxie ou de malignité plus manifestes.

festes. La face devenoit hippocratique ; le pouls foible, petit et intermittent ; la respiration lente et stertoreuse. Les vomissemens plus fréquens et de plus mauvaise nature ne faisoient qu'augmenter la prostration des forces. Les déjections alvines étoient infectes, cadavéreuses et involontaires ; les urines, noires et sanguinolentes, couloient sans le concours de la volonté ; les ouvertures naturelles, comme les pores de la langue et des lèvres, ainsi que les saignées, donnoient passage à un sang noirâtre, qui s'échappoit en plus ou moins grande quantité ; les muscles et les tendons étoient agités par des soubresauts. Toute connoissance paroissoit se perdre, tout sentiment s'éteindre. Si tous ces symptômes persistoient, si les remèdes indiqués n'apportoient un prompt changement dans cet état alarmant, il survenoit des taches livides sur diverses parties du corps : elles s'étendoient par gradation, et finissoient par donner à la peau un aspect gangréneux. Le malade répandoit, avant de mourir, une odeur infecte. Si l'on approchoit le dos de la main de sa bouche, on sentoit un air froid sortir de ses poumons. Il est bon d'observer que ceux qui sont morts

dans cet état, avoient eu des foiblesses dans le commencement de la maladie, et des lassitudes avant de tomber malades.

Ces trois périodes n'étoient pas toujours marquées et observées avec la même exactitude, à cause de la rapidité de la maladie dans certaines circonstances. J'ai vu quelquefois la première époque durer pendant cinq jours, tandis que, dans d'autres cas, la maladie parvenoit au dernier terme avant la fin du troisième jour. Cependant la majorité des malades que j'ai été à portée d'observer, m'a offert ces trois états d'une manière bien distincte.

Dans certains cas, heureusement rares, la maladie s'est écartée de sa marche ordinaire, et a frappé ses victimes sans les avertir par des symptômes avant-coureurs du moment de son invasion. Jusques-là les individus attaqués de cette manière paroissoient jouir de leur santé habituelle; tout-à-coup ils étoient saisis d'une terreur inexprimable et d'un tremblement universel; ils tomboient sans connoissance, et ils mouroient dans peu d'heures. D'autres fois, les malades éprouvoient un mal-aise qu'ils ne pouvoient définir, et qui les portoit à consulter un homme de

l'art, comme par une précaution à laquelle cependant ils n'attachoient pas une grande importance. Questionnés par le médecin, ils répondoient qu'ils n'étoient point malades, qu'ils n'éprouvoient nulle douleur, mais seulement un état tout particulier qu'ils attribuoient à quelque petit écart dans le régime, ou à l'usage peu habituel de quelque chose d'insignifiant ; ils ajoutoient quelquefois, que cette petite indisposition se dissiperoit sous peu, sans les secours de la médecine. En les examinant de près, je trouvois les altérations suivantes : le pouls lent, foible, profond, disparoissant aisément sous une légère pression des doigts ; d'autres fois, il étoit intermittent, petit et fréquent : la peau tantôt chaude et sèche, tantôt froide et couverte d'une moiteur gluante ; la langue quelquefois dans l'état naturel, quelquefois rouge et sèche, d'autres fois blanche et tremblante ; les lèvres décolorées ou violettes ; les traits de la figure altérés d'une manière plus ou moins sensible ; les malades tantôt tristes et mornes, tantôt affectant une gaîté forcée. Des soubresauts dans les tendons, et un petit tremblement dans les membres, dévoiloient l'anéantissement de l'irritabilité musculaire qui avoit été

frappée par le principe délétère de la maladie.

D'après l'épidémie meurtrière qui régnoit alors, d'après quelques cas semblables terminés d'une manière sinistre, je ne pouvois porter qu'un fâcheux pronostic. J'avertissois les parens du malade du danger dont il étoit menacé, et je prescrivois le traitement qu'on trouvera indiqué ci-après, et que j'appliquois à la troisième période de la maladie. On trouvoit mon avis fort étrange; on m'accabloit d'objections; on ne vouloit pas, disoit-on, effrayer le malade; on vouloit attendre un parent, un ami, faire une consultation, etc. Pendant ce temps, le malade avoit déjà perdu l'usage de ses facultés intellectuelles; et une agonie, plus ou moins pénible, venoit terminer, en douze, dix-huit ou vingt-quatre heures, cette scène tragique, par une mort qui frappoit les assistans d'une terreur inexprimable, et qui laissoit dans l'ame du médecin des regrets profonds sur l'insuffisance de son art dans des cas aussi désespérés.

Heureusement la maladie ne se montroit que très-rarement dans un degré d'ataxie aussi marquée, et elle parcouroit, le plus ordinairement, les trois périodes dont j'ai

fait mention et dans lesquelles je la suivrai. Je remarquai que le traitement devoit varier, relativement aux symptômes qui s'y présentoient ; et que si l'on n'étoit pas assez heureux pour arrêter la maladie dans la première ou seconde période, la troisième étoit presque toujours suivie de la mort. Leur durée, ainsi que celle de la maladie totale, varioit beaucoup ; mais on peut regarder cette maladie comme une des plus aiguës du système nosologique.

Il est impossible de pouvoir assigner un type certain à cette fièvre. Tantôt elle étoit entièrement continue ; tantôt, et le plus souvent, elle étoit rémittente ; et tantôt, enfin, mais rarement, elle a pris le type intermittent. Cette considération du type ne pouvoit donc nous servir en rien pour le traitement.

Pronostic et Terminaisons.

Le pronostic de cette maladie étoit en général très-fâcheux. Il étoit fondé sur la succession rapide des symptômes, sur leur violence et leur nombre, sur l'idiosyncrasie et l'âge du malade, sur le degré de crainte plus ou moins grand dont son esprit étoit frappé, sur la nature du traitement qu'il avoit suivi

dans le commencement de la maladie, et enfin, sur l'état de ses forces et la nature des complications qui pouvoient se joindre à cette affection.

Les différentes crises, ou terminaisons, par lesquelles la maladie se jugeoit, étoient en général très-incomplètes. Si elle commençoit par des lassitudes, que le sujet fût foible, que les première et seconde périodes fussent rapides et comme confondues, on ne pouvoit espérer qu'une terminaison fâcheuse. Si la maladie se prolongeoit au-delà des septième, neuvième et onzième jours, et que le sujet fût robuste, il y avoit tout à espérer, sur-tout s'il survenoit une espèce de moiteur sur la surface du corps. Les urines et les sueurs n'ont jamais produit une crise parfaite. Les vomissemens étoient symptomatiques, rarement ont-ils été critiques. Les hémorrhagies, quoique souvent symptomatiques, ont cependant été critiques dans certaines circonstances. Les femmes qui étoient assez heureuses pour avoir leur évacuation périodique à cette epoque, ont généralement guéri, quoique cet ecoulement eût lieu avant le terme ordinaire. L'hémorrhagie nazale a été parfois suivie de bons effets; mais si elle

n'étoit que symptomatique, si elle se faisoit goutte à goutte, et qu'elle se joignît avec l'hémorrhagie des autres parties, comme celle de la bouche, le danger étoit des plus urgens. La jaunisse n'étoit qu'un symptôme qui annonçoit que la cause morbifique avoit agi puissamment : elle n'a jamais été critique. Si le cours de ventre se supprimoit de lui-même, c'étoit un accident très-grave ; car il survenoit un coma presque toujours suivi de mort. Toutes les fois que l'apparition ou l'augmentation des maux de tête avoit lieu à la suite de la disparition de la douleur fixée sur d'autres parties, le pronostic étoit fâcheux. Les déjections alvines trop abondantes, se montrant dès le principe, et de mauvaise nature, entraînoient le plus grand danger. Lorsque les parties laissoient apercevoir des points gangréneux, lorsque les plaies des vésicatoires se couvroient d'une escarre semblable, la mort étoit comme certaine : j'ai vu la matière morbifique se porter sur quelque partie, et y produire une gangrène plus ou moins étendue : le malade ne guérissoit qu'autant que la partie pouvoit permettre, par sa structure, d'emporter avec l'instrument tranchant la partie gangrenée. Je n'ai jamais vu ni bu-

bons, ni charbons dans la fièvre jaune ; je n'ai rencontré qu'une seule parotide que j'ai ouverte, et qui a produit une bonne crise. Si, dans le courant de la maladie, on gardoit aisément les remèdes et les alimens, on pouvoit concevoir le plus heureux espoir.

La convalescence longue, et quelquefois pénible, demandoit tous les soins et toutes les précautions d'un bon régime. Les désirs vénériens étoient très-grands chez les deux sexes pendant la convalescence ; j'avois fait la même remarque à Saint-Domingue, chez ceux qui relevoient de fièvre maligne.

Causes.

En cherchant à dévoiler la nature des causes de cette maladie funeste, je ne veux point entrer dans des discussions vagues et systématiques sur le caractère présumé de la cause matérielle : que ce soit une matière bilieuse ou atrabilaire, ou qu'elle dépende d'une vive irritation portée sur certaines membranes des organes épigastriques, peu importe à mon objet.

Ce qu'il me suffit de savoir et de faire

connoître, ce sont les causes occasionnelles qui ont engendré, en partie, cette disposition maladive, ou qui l'ont déterminée.

D'après l'aperçu topographique que j'ai donné, le lecteur peut en avoir déjà une idée ; on trouvera ces causes dans l'inconstance de l'air, dans cette rapidité successive du chaud au froid, du sec à l'humide ; dans ces émanations presque continuelles qui souillent l'atmosphère, et dont la source gît dans ces marais, ces fosses, ces cales, où l'eau stagne et se décompose. Les miasmes fournis par les cimetières et certaines fabriques, sont autant de circonstances qui viennent encore accroître les qualités insalubres de l'air.

La manière de vivre des habitans, quoique peu saine en général, ne peut être considérée comme cause unique ; mais elle doit puissamment contribuer à aider les autres. L'eau des puits, qui est la seule dont on fasse usage pour la boisson et l'économie domestique, est très-mal-saine, comme nous l'avons déjà observé : ses mauvaises qualités et sa tendance à la putréfaction doivent la mettre au nombre des causes occasionnelles principales. Joignons à toutes ces circonstances physiques

réunies, la crainte et la terreur dont on fut frappé au seul nom de fièvre jaune et de contagion. Dès qu'on éprouvoit la plus légère incommodité, on croyoit de suite être atteint de l'épidémie ; l'imagination se frappoit, on se mettoit au lit, on commençoit un traitement, et il en résultoit souvent une maladie d'autant plus dangereuse, que le moral étoit plus vivement affecté. J'ai guéri nombre de personnes malades de peur, en les faisant lever de leurs lits, et les engageant à reprendre leurs occupations habituelles. Il m'est arrivé d'ôter des vésicatoires nouvellement appliqués dans des cas semblables, par des médecins qui avoient décidé que les individus avoient la fièvre jaune. S'il m'étoit permis de faire une réflexion à ce sujet, j'observerois que certains gens de l'art des États-Unis croyoient voir trop souvent, depuis cette épidémie, la fièvre jaune, sur-tout à l'entrée de l'automne. La constitution médicale de l'année précédente est venue aider encore au développement de la maladie. Le traitement suivi dans certaines circonstances, sans avoir été cause de l'épidémie, l'a rendue fréquemment très-meurtrière. Cette méthode, trop généralement adoptée, consistoit dans l'em-

ploi des drastiques les plus forts, tels que le jalap, la gomme-gutte, le calomel, dans les sudorifiques et les boissons spiritueuses. Je laisse à penser si cette pratique employée dans la première période de la maladie, et même dans la seconde, devoit la rendre bénigne et facile à combattre.

D'après le nombre des causes occasionnelles que je viens d'assigner, et qui sont toutes purement locales, on peut facilement se convaincre que la fièvre jaune a été endémico-épidémique à Philadelphie; et l'on doit s'attendre, depuis cette époque, à ses ravages, tant que, par des moyens prophylactiques, on ne s'attachera point à les détruire ou à les éviter. Ce n'est point en interceptant toute communication avec les Antilles, ainsi qu'on l'a pensé, qu'on y parviendra. Je suis le premier qui ait montré, en 1793, que la maladie n'avoit point été importée, et qu'elle n'étoit point contagieuse; j'en ai donné des preuves que je me permets de répéter ici, puisque c'est sur cette même épidémie que roulent mes réflexions (1).

(1) Cette opinion est aussi celle de mon ami *Valentin*: le docteur *Gilbert* pense de même, que la fièvre jaune n'est point contagieuse.

Preuves que la maladie n'a pas été importée ; et qu'elle n'étoit point contagieuse.

La fièvre jaune est-elle contagieuse? Cette question, qui m'a été faite si souvent, étoit de la plus haute importance. Avant d'y répondre, je devois être d'autant plus fondé, que mon jugement à cet égard pouvoit compromettre le salut public et l'honneur du Collége de médecine de Philadelphie, qui avoit décidé cette question pour l'affirmative.

Rejetant toute idée de prévention, et bannissant tout esprit de système, je me suis uniquement arrêté aux faits : je les ai recueillis avec tout le soin et toute l'exactitude possible ; je vais les rapporter avec cette candeur qui caractérise l'homme probe, et les présenter dans le même ordre que je les ai observés. J'espère qu'ils satisferont le lecteur, et lui permettront de prononcer sur un fait qui intéresse tous les hommes, et particulièrement ceux qui consacrent leur vie et leurs talens au soulagement de l'humanité.

On a prétendu que la maladie avoit été apportée par le brick le *Mary*, capitaine *Rush*, venant du Cap-François, avec quatre-vingt-dix colons réfugiés. J'étois moi-même un des

passagers, et je puis assurer qu'il n'y eut dans la traversée aucune maladie qui eût quelque analogie avec la fièvre jaune : il est vrai, qu'après avoir été pillés, le souvenir du passé et la crainte de l'avenir nous avoient vivement abattus, et avoient altéré nos physionomies. Il est donc possible qu'on nous ait crus malades, tandis que nous n'étions que malheureux. Il ne mourut qu'un seul homme dans la traversée, mais d'une autre maladie que la fièvre jaune. A notre arrivée, il n'y eut que trois personnes malades; une femme qui, pendant le voyage, avoit fait une fausse couche; et deux demoiselles, dont les affections parfaitement guéries bientôt après, n'avoient rien de semblable à cette fièvre.

La même incertitude sur les causes de cette épidémie fit jeter des soupçons sur le corsaire le *Sans-Culotte;* mais si nous nous en rapportons au capitaine et au chirurgien de ce bâtiment, nous nous convaincrons qu'il n'y avoit aucune espèce de maladie, soit sur le corsaire, soit sur les deux prises qu'il conduisit dans le port de Philadelphie. On donna encore d'autres raisons bien moins fondées pour prouver que la maladie avoit été importée : comme elles se détruisirent d'elles-

mêmes, il est inutile de les réfuter. Passons plutôt aux preuves qui nous font assurer qu'elle n'a point été contagieuse.

Je distingue deux espèces de maladies contagieuses : celles qui se contractent par un contact médiat, telles sont la peste, la petite vérole ; et celles qui se communiquent par un attouchement immédiat, telles sont la gale, la vérole, etc. Les premières ont lieu, lorsque sans attouchement, et par le seul intermède de l'air, ou autres moyens, des miasmes partant d'un corps affecté sont transportés sur un individu sain, et lui communiquent une maladie entièrement semblable. C'est parmi les dernières qu'on a voulu placer la fièvre jaune de 1793; mais les preuves du contraire sont si nombreuses, que je me contenterai d'en rapporter quelques-unes, tirées des observations que j'ai été à même de faire dans l'hôpital *Bush-Hill*.

La plupart des médecins ne voyant partout que fièvre jaune, nous envoyoient indistinctement des individus affectés de toute autre maladie. On étoit obligé de les recevoir ; logés dans les mêmes salles, mêlés avec les épidémiques, couchés souvent dans les lits d'où l'on venoit d'enlever des morts, jamais

ils n'ont été atteints de la fièvre jaune. Ils respiroient cependant le même air; ils étoient cependant continuellement exposés à la contagion. Leurs maladies ne changeoient point pour cela de caractères ; elles ne se compliquoient pas même avec la fièvre jaune, et presque tous ont été guéris. Il est bon d'observer que les individus qui ont donné lieu à ces observations, étoient des naturels du pays, sur qui les causes prédisposantes de la fièvre jaune avoient agi.

Les marins et militaires réfugiés de Saint-Domingue, arrivant en foule au milieu de l'épidémie, je fus forcé de recevoir ceux qui étoient malades. Je ne pouvois les mettre que dans les salles ordinaires ; je n'avois à leur donner que les mêmes lits et les mêmes linges, et cependant aucun ne fut affecté de la fièvre jaune. Un seul européen, qui étoit resté très-peu de temps au Port-au-Prince, et qui n'y étoit point acclimaté, peut néanmoins être compté parmi les victimes de ce fléau ; mais il est à observer qu'il étoit à Philadelphie depuis près d'un an, et qu'il n'est pas mort à l'hôpital, où il n'avoit jamais été.

Citerai-je ces philanthropes généreux, ces vertueux citoyens qui, étouffant toute crainte,

portoient, sans y être obligés par devoir, du secours à leurs infortunés compatriotes ? Et vous sur-tout, ô *Stephen Gérard !* vous fûtes exempt de la contagion, vous, dont le nom auroit dû être grave sur l'airain par vos contemporains, pour attester aux siècles à venir votre amour pour l'humanité (1) !

---

(1) On apprendra avec surprise et admiration les actes d'humanité et de bienfaisance de ce vertueux négociant. Au sein des richesses et de l'abondance, il pouvoit, comme tant d'autres, se soustraire à ce spectacle de désolation, et vivre loin de tout danger, dans sa maison de campagne ; mais non : son cœur avoit besoin de soulager le malheur. Ses affaires commerciales n'étoient plus rien pour lui ; son temps appartenoit entièrement aux infortunés. A peine osoit-il dérober à l'humanité un moment pour prendre ses repas : tantôt il voloit chez l'indigent, qu'il aidoit de son argent et de ses conseils ; tantôt il se portoit dans l'hospice, il y surveilloit tout ce qui avoit rapport à son administration ; il parcouroit les salles, il s'approchoit du lit des malades, il leur donnoit les soins les plus officieux, et il versoit dans leur ame le baume consolateur de l'espérance. Un père tendre n'auroit pas prodigué des soins plus affectueux à des enfans chéris. On sera sans doute étonné, d'après une telle et si rare conduite, que les habitans de Philadelphie n'ayent point orné son front d'une couronne civique qu'il a tant de fois méritée. Témoin journalier de ce dévouement sur-

Les

Les chirurgiens qui me servirent d'aides, et qui étoient tous François, remplirent leur devoir avec zèle et assiduité : aucun d'eux ne fut atteint de la plus petite incommodité ; cependant ils logoient et prenoient leurs repas dans l'hôpital ; ils étoient continuellement dans les salles, soit à faire des pansemens, soit à visiter les malades ou à surveiller les infirmiers. Parmi les autres employés il n'y eut que trois personnes qui eurent la fièvre jaune : madame *Seville*, ménagère de l'hôpital, qui étoit depuis son enfance à Philadelphie, et deux gardes-malades, originaires du pays ; exposés depuis longtemps aux causes déjà mentionnées, ils ont contracté la maladie comme tous les autres citoyens, et non par contagion.

Parlerai-je ici de moi-même ? Vivement affecté par les malheurs qui venoient de m'accabler, mon physique en avoit ressenti un dérangement que les privations et le mauvais régime de la traversée n'avoient fait qu'aug-

---

naturel qui élève l'homme au-dessus de ses semblables, je n'ai cessé d'éprouver pour vous, ô *Stephen Gérard*, ces sentimens que la vertu inspire, et que je vous exprime toujours avec un nouveau plaisir.

menter. J'étois donc dans un état d'indisposition habituelle, qui devoit rendre l'action des miasmes plus active ; je devois être, plus que personne, sujet à être atteint de la contagion. Ajoutons, en outre, que je vivois presque continuellement dans une atmosphère corrompue, puisque je faisois deux visites par jour, qui duroient trois heures chacune. Je ne prenois nulle précaution ; je m'exposois à toutes les exhalaisons ; j'ai fait un grand nombre d'ouvertures de cadavres ; j'ai trempé mes mains dans la sanie noirâtre et fétide qui baignoit leurs entrailles gangrenées, et cependant j'ai été exempt de toute maladie. Si elle avoit été contagieuse, je le demande, quel eût été mon sort ?

Je n'ai point vu en ville, que les malades communiquassent la fièvre jaune à ceux qui les servoient avec affection et sans crainte.

J'ai vu souvent la fièvre jaune enlever des individus, chez des familles nombreuses et peu aisées, qui n'avoient souvent qu'une seule chambre à coucher pour tous ; et quoiqu'ils ayent constamment habité dans cette même chambre pendant la maladie et après la mort de leurs parens, ils n'ont pas contracté la fièvre jaune.

Les personnes qui ont quitté la ville aux premiers symptômes de la maladie, et celles qui ont fui dans les campagnes, avant d'avoir ressenti des signes avant-coureurs, mais en ayant cependant le germe, n'y ont point communiqué la fièvre jaune, quoiqu'elles y soient mortes de cette maladie.

Ces preuves, plus que concluantes en faveur de mon opinion, sont encore étayées par une dernière observation qui est sans réplique. Après la cessation de l'épidémie, et la sortie de tous les convalescens jugés parfaitement guéris, le Comité de surveillance accorda cet hôpital à l'administration du Gouvernement françois. On acheta pour le compte de la République tous les effets qui avoient servi dans l'épidémie. Il fut impossible de rien déranger ; les effets ne purent être lavés, ni parfumés, à cause du grand nombre des François malades. Je fus nommé médecin en chef de cet hôpital, et en cette qualité j'y ai donné mes soins à plusieurs mille de nos compatriotes, soit pendant ou après la maladie. Leurs affections ont été très-diversifiées ; mais jamais je n'ai vu parmi eux une seule personne affectée de la fièvre jaune. Si elle avoit été contagieuse, certainement

dans un si grand nombre d'individus il y en auroit eu plusieurs qui auroient été disposés à la gagner, puisque les uns étoient foibles et convalescens, les autres malades depuis long-temps, sortant de l'hôpital du Cap, où ils avoient manqué de tout. Il en venoit aussi plusieurs d'Europe, qui n'avoient jamais été dans les colonies. Parmi ces malades, il s'en est trouvé beaucoup qui avoient des blessures graves, ou qui étoient affectés d'autres maladies chirurgicales, qui m'ont obligé de pratiquer les opérations les plus importantes et qui ont été suivies du plus heureux succès (1).

---

(1) Après avoir terminé mon opuscule, j'ai eu connoissance d'un ouvrage très-bien fait sur la maladie qui a régné dans l'Andalousie en 1800, par le professeur *Berthe*, Membre de la Commission des médecins François envoyés en Espagne, lors de cette maladie. D'après le rapport des faits nombreux qu'il expose, il paroît que c'est une espèce de fièvre jaune plus ou moins modifiée. N'ayant pas été sur les lieux, je ne puis contester son importation à Cadix, ni sa propagation dans l'Andalousie, à l'aide de la contagion ; mais j'observe, seulement, que c'est en cela, sur-tout, que cette maladie diffère essentiellement de la fièvre jaune que je viens de décrire.

Personnes les plus affectées.

L'épidémie se manifesta indistinctement chez les individus de tout âge, de tout sexe,

---

Je dois prévenir que le docteur *Berthe* a été induit en erreur, lorsqu'il a avancé, d'une manière positive, que la fièvre jaune, d'après tous les auteurs qui ont écrit sur cet objet, a été apportée du dehors dans l'Amérique septentrionale, et qu'elle a été contagieuse à Philadelphie en 1793. Pour le prouver, il s'étaye de l'autorité de *Mathew-Carey*. A ce sujet, j'observerai que M. *Mathew-Carey* n'est pas médecin, ainsi que l'a cru M. *Berthe*; c'est un imprimeur-libraire de Philadelphie, qui recueilloit çà-et-là tout ce que les médecins, et même les gens étrangers à l'art de guérir, publioient sur la fièvre jaune. Tous les faits qu'il rapporte ne sont donc pas toujours frappés au coin de la vérité. Cette observation est d'autant plus importante, qu'il paroît que cet ouvrage a été traduit par le professeur *Fouquet*, ainsi qu'il est dit dans la note 89. Comme le nom d'un traducteur aussi respectable pourroit faire regarder comme vrai tout ce qui s'y trouve consigné, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de faire connoître cette circonstance. Je suis bien loin de croire que M. *Mathew-Carey* ait voulu propager des erreurs; mais n'étant que simple historien, et n'ayant pu, par lui-même, s'assurer de la vérité des faits, il a été impossible qu'il ne fût quelquefois trompé : c'est ce qui est arrivé, principalement lorsqu'il parle de l'importation

de toute condition. On observa cependant qu'elle étoit plus meurtrière chez les adultes que chez les vieillards et les enfans. Les femmes y furent moins sujettes que les hommes. Le pauvre comme le riche fut également la proie de ce fléau dévastateur. Cependant, les pauvres étant logés dans les quartiers les plus mal-sains, et n'ayant pas, comme les riches, les moyens de se soustraire à l'action des causes prédisposantes, en furent plus maltraités, ainsi que cela arrive toujours dans tous les pays, lorsqu'il règne une maladie épidémique. J'ai observé et j'ai acquis la certitude que les personnes venues des Antilles,

---

de la fièvre jaune à Philadelphie, et de son caractère contagieux.

Comme j'ai vu par moi-même, et que j'ai été, plus que personne, dans le cas d'observer la maladie, je puis attester le contraire.

Je regrette infiniment, et la science y perd beaucoup, que le docteur *Berthe* n'ait pas eu l'occasion de voir lui-même la maladie sur laquelle il vient d'écrire; un homme d'un mérite aussi distingué auroit sans doute enrichi l'art d'obser vations exactes et de sages préceptes, qui auroient servi de guides aux jeunes médecins qui se proposent d'exercer leur profession dans les pays où la fièvre jaune est une maladie commune.

où elles étoient parvenues à s'acclimater par un long séjour ou par une maladie quelconque, avoient été toujours exemptes de contracter la fièvre jaune, quoique exposées depuis long-temps aux causes qui lui avoient donné naissance chez les autres individus. Ce fait, que j'ai remarqué dans l'épidémie de 1793 et dans celle de 1797, m'est encore confirmé par ma correspondance. Il seroit bon d'observer jusqu'à quelle époque ces personnes privilégiées pourront braver impunément les causes de cette maladie. Il me paroît, jusqu'à présent, très-difficile de pouvoir expliquer ce fait : aussi, n'irai-je point me jeter dans le dédale des hypothèses, pour pouvoir m'en rendre raison ; il me suffit de le connoître et de l'annoncer. La maladie enleva des victimes dans tous les quartiers de la ville : cependant, elle commença, et elle fut plus meurtrière, dans la rue de l'Eau, quartier le plus humide et le plus voisin de la rivière.

Traitement.

Le traitement de cette épidémie ne pouvoit être prescrit d'une manière absolue. Les méthodes générales, quoique bonnes en elles-mêmes, doivent varier à l'infini, suivant

chaque individu, et suivant les temps de la maladie. Assigner donc au public une méthode curative dont il pourra faire usage dans tous les cas, c'est mettre entre ses mains une arme meurtrière, dont il auroit mieux valu lui laisser ignorer l'usage. L'opinion de certains médecins étoit que la maladie devoit être combattue par les drastiques. Le jalap, la gomme-gutte et le calomel, étoient administrés dès l'invasion, dans la période d'irritation. Le public ignorant ajoutoit encore à ces premiers moyens violens les boissons sudorifiques et spiritueuses. C'est après avoir fait usage de tous ces médicamens, que plusieurs malades nous étoient apportés ; leurs affections, entièrement dénaturées, ne nous permettoient plus de suivre les indications de la nature. Que de malheureux n'avons-nous pas vus victimes de ces méthodes mal entendues ! Elles pouvoient, peut-être, avoir eu quelques succès dans certains cas particuliers ; mais pouvoit-on les administrer généralement, tandis qu'elles étoient contr'indiquées d'une manière évidente par tous les symptômes de la première période ? Le résultat en étoit souvent une asthénie totale à laquelle on ne pou-

voit remédier, et qui étoit suivie d'une mort prompte (1).

Comme tous les malades ne venoient point à l'hôpital dès l'invasion de la maladie, j'étois souvent obligé de faire une médecine symptomatique et empirique, que mon expérience me permettoit quelquefois de rendre raisonnée. Ces cas particuliers, quoique malheureusement trop nombreux, ne m'avoient point empêché d'observer que le traitement devoit varier, relativement aux périodes de l'affection. Leur rapidité rendoit chaque instant plus précieux : aussi falloit-il moins faire attention au temps qu'aux symptômes qui les indiquoient. Je vais faire connoître les moyens que j'employois dans chacune de ces périodes, soit pour combattre la maladie elle-même, soit pour obvier aux symptômes graves qui demandoient, par leur intensité ou par leur danger, à être mitigés.

---

(1) Les frictions avec l'onguent mercuriel à grandes doses, et souvent répétées, ont été employées afin d'exciter une prompte et abondante salivation. Cette pratique a été sur-tout suivie à l'hôpital *Wigwam*, dans l'épidémie de 1797. Je laisse aux médecins à apprécier une telle méthode.

Traitement de la première Période.

La première période de la maladie présentoit tous les caractères d'une fièvre ardente. Dans ce cas, qui étoit annoncé, comme nous avons dit, par la plénitude, la force et la dureté du pouls, la rougeur du visage, la sécheresse et la chaleur de la peau, l'ardeur de la soif, par une respiration forte et laborieuse, etc., etc.; alors je faisois pratiquer une saignée, sur-tout si le sujet étoit jeune et robuste. Quelque temps après, si les symptômes persistoient, je ne faisois nulle difficulté de la réitérer; mais j'avois toujours l'attention de ne faire que de petites saignées, me gardant bien de provoquer des évacuations trop abondantes, afin de ménager les forces. Cette précaution étoit d'autant plus importante, que les malades n'étoient souvent conduits à l'hôpital que quelques jours après l'invasion de la maladie. Il étoit rare que cette opération fût suivie de succès après le troisième jour : j'ai vu cependant qu'elle a été employée heureusement après le cinquième; mais, aussi, combien ne s'est-il pas offert de circonstances où elle auroit été mortelle le deuxième, et même le premier jour! Cette

pratique fut d'abord critiquée : voyant ensuite ses succès, elle fut adoptée, mais d'une manière trop générale et trop exclusive ; au point qu'on osa se vanter, dans les papiers publics, d'avoir fait tirer cent cinquante onces de sang à un seul malade.

Les vomissemens, presque toujours symptomatiques dans cette première période, dépendoient de l'irritation portée sur la région épigastrique, sur-tout sur l'estomac. La saignée a fréquemment réussi à les calmer. C'est dans les mêmes vues que les bains tièdes et les lavemens ont été administrés. Parmi les boissons délayantes et antiphlogistiques, je choisissois la limonade, l'eau de poulet, l'eau d'orge, de gruau, l'oxicrat, même l'eau fraîche. Toutes ces boissons étoient acidulées avec l'esprit de nitre dulcifié (alcool nitrique). J'ai tiré un grand avantage de l'eau chargée de gaz acide carbonique. J'avois sauvé, parmi les débris de mon cabinet de physique, devenu depuis la proie des pirates, un appareil pneumato-chimique ; je faisois, tous les jours, la quantité de gaz nécessaire pour les malades auxquels je le croyois utile. Cette eau, d'un goût agréable, étoit supportée facilement par ceux qui vomissoient toutes les autres bois-

sons. J'observerai, à ce sujet, que j'ai employé ce remède dans les fièvres ardentes et putrides, avec avantage, à Saint-Domingue. Lorsque les vomissemens résistoient à ces moyens, j'en venois aux émulsions, aux potions dans lesquelles je faisois entrer la liqueur minérale d'*Hoffmann*, l'éther sulfurique, le sel sédatif d'*Humberg* (acide boracique); quelquefois je donnois le sel de tartre (carbonate de potasse) avec le suc de citron. Je prescrivois, en outre, le camphre et le nitre en bol, manière moins rebutante pour le malade, et à l'aide de laquelle j'augmentois la dose à mon gré et suivant les cas : la dose de ces bols et leur nombre étoient relatifs au sujet. S'il ne pouvoit les prendre de cette manière, je les lui administrois en boisson. Le camphre, dont je faisois un grand usage, m'a toujours paru produire d'excellens effets. La seule nourriture que je permettois à cette époque, étoit des crêmes de riz ou d'orge : on avoit aussi la faculté de sucer quelques tranches d'oranges douces.

Traitement de la deuxième Période.

Ces moyens, mis en usage dans les premiers instans, ont souvent empêché de voir

se développer les autres périodes de la maladie ; mais nous n'avons pas toujours été assez heureux pour réussir, ou pour commencer alors le traitement. La maladie changeant de caractère, devoit nécessairement faire changer le mode thérapeutique. C'est dans cette seconde période, qu'on peut rapporter à la fièvre putride, que se manifestoient tous les symptômes annonçant ce qu'on appelle vulgairement *dissolution du sang*. Les signes d'irritation diminuoient d'intensité, et le calme paroissoit renaître : c'est dans ce moment que la saignée étoit mortelle. De tous les remèdes déjà conseillés, on ne conservoit que le nitre et le camphre, administrés sous différentes formes. Je donnois en même temps quelques toniques légers, comme des bouillons de veau ou de poulet aromatisés, des crêmes de riz, des panades, du vin de Bordeaux sucré ; enfin, des cordiaux plus forts, si les circonstances l'exigeoient. Je ne cherchois en général, ici, qu'à seconder les efforts de la nature, sur-tout si je la voyois tendre à une bonne crise, ce qui arrivoit rarement ; car presque toutes ses solutions étoient imparfaites : lorsqu'elle paroissoit chanceler, j'en venois de suite à

l'application des vésicatoires; j'aidois leur action par des cordiaux plus forts et par des potions nitrées et camphrées. J'ai vu souvent leur seule suppuration terminer la cure de la maladie. Mais si les vésicatoires ne suppuroient point, si le pouls devenoit petit et concentré, les extrémités froides, la respiration laborieuse, les plaies des vésicatoires se couvroient d'une escarre gangréneuse. Jamais je n'ai fait appliquer de nouvelles cantharides sur ces plaies, ainsi qu'on l'a conseillé; j'en connoissois les effets pernicieux : je me contentois de les panser avec l'onguent styrax; et je préférois, si la foiblesse augmentoit, l'application de nouveaux vésicatoires, comme stimulant, sur d'autres parties. J'administrois en même temps une forte décoction de quinquina, à laquelle j'ajoutois l'eau de cannelle; si elle n'étoit point rejetée, j'étois presque assuré que les escarres se détacheroient peu-à-peu et finiroient par tomber. Si la suppuration devenoit abondante et de bonne nature, elle terminoit la maladie; et cette crise artificielle réussissoit beaucoup mieux que celles que la nature pouvoit opérer. Il falloit toujours insister sur le quinquina.

Quelquefois il se présentoit des indications

pour l'administration des purgatifs. Je les prenois parmi les minoratifs les plus doux, que je donnois en petite quantité, et plus ou moins souvent, suivant les cas. Je redoutois toujours de diminuer les forces, et de provoquer des déjections qui ne servoient qu'à épuiser. Cependant, vers la fin de la maladie, et lorsque la convalescence paroissoit décidée, de légers purgatifs étoient souvent utiles.

Je n'ai trouvé que très-rarement l'indication pour les vomitifs. Le vomissement, provoqué lui-même par l'irritation portée sur les organes digestifs, étoit plus que suffisant pour évacuer les matières contenues dans l'estomac. J'ai cependant rencontré des cas où j'ai employé avec avantage l'ipécacuanha, le tartrite de potasse antimonié, soit seul, soit uni au tartrite acidule de potasse et à la manne, à des doses relatives.

Si la nature paroissoit vouloir diriger la crise vers quelques parties peu essentielles à la vie, je favorisois ses vues en soutenant les forces et en diminuant la résistance extérieure par l'usage des relâchans, soit en fomentation, soit en cataplasme. Ces sortes de crises ont été fort rares.

J'ai tâché parfois, lorsque la nature sem-

bloit tendre vers la voie des urines, d'employer les diurétiques ; mais je n'en ai obtenu que rarement de bons résultats. L'expérience m'ayant appris que la terminaison par les sueurs étoit souvent funeste, je me suis bien gardé d'administrer les sudorifiques dont l'action est momentanément irritante et tonique, mais qui est bientôt suivie d'un épuisement radical des forces. L'espèce de moiteur qui survenoit, lorsque la maladie vouloit se terminer heureusement, ne peut être considérée comme crise : c'étoit un signe favorable indiquant la convalescence.

On a vu quelques hémorrhagies critiques. Celles qui survenoient dans la troisième période étoient l'indice d'une dissolution complète des humeurs. J'avois alors recours aux antiseptiques, tels que le camphre, le nitre, le quinquina, la serpentaire de Virginie, dont j'augmentois la dose. Je donnois aussi des bouillons, dans lesquels je faisois dissoudre chaque fois demi-gros de gomme adragant en poudre ; j'ordonnois les crêmes de riz, le suc d'oranges douces ; je soutenois les forces par le vin rouge et quelques potions cordiales acidulées.

Les évacuations alvines, qui n'étoient pas trop

trop abondantes, promettoient une fin assez heureuse de la maladie. Si je les voyois augmenter au point d'affoiblir le malade, je joignois aux cordiaux quelques légers astringens, usant toujours de la plus grande circonspection ; car leur suppression auroit été suivie d'un plus grand danger.

Traitement de la troisième période.

Il est arrivé fréquemment que la maladie s'est terminée, à cette seconde époque, par les efforts de la nature et les seuls secours de l'art déjà indiqués ; mais, quelquefois et trop souvent, ils ont été sans effet. Alors se manifestoient des symptômes de malignité ou d'ataxie, joints à ceux de putridité ou d'adynamie annoncés dans la description de la troisième période. Tous les moyens toniques et antiseptiques devoient être mis en usage : le quinquina, la serpentaire de Virginie, les acides minéraux étoient employés dans cette intention. Les vésicatoires produisoient des effets moins marqués que dans les premiers temps. On continuoit toujours d'obvier aux symptômes qui avoient commencé dans la première ou seconde période, et qui, quelquefois, continuoient dans cette troisième.

La suppression des évacuations alvines entraînoit une espèce de coma presque toujours mortel. Il falloit de suite, par tous les moyens possibles, détourner cette tendance vicieuse de la nature, sans l'affoiblir. Je faisois appliquer de larges vésicatoires aux cuisses et aux jambes ; je réchauffois les extrémités par des briques chaudes ; je donnois les cordiaux les plus puissans ; et j'ai été assez heureux pour ravir, par ces moyens, quelques malades à la mort.

Cependant, lorsque la maladie étoit parvenue à cette troisième époque avec tous les symptômes fâcheux, et qu'elle y étoit arrivée avec rapidité, les efforts de la nature, les remèdes les mieux appropriés, tout étoit inutile : il falloit succomber.

Tel est le traitement général que j'ai employé. Il a été diversifié par les idiosyncrasies et autres circonstances particulières, relatives à la pratique, et qu'on ne peut faire connoître dans un écrit de cette nature. Après avoir exposé la conduite que je faisois tenir dans la convalescence, je citerai quelques observations, comme pour étayer ce que j'ai déjà avancé.

La convalescence longue, pénible et diffi-

cile, demandoit beaucoup de soin et de prévoyance : toute rechute étoit alors d'autant plus dangereuse, que les sujets étoient plus affoiblis ; ils ne pouvoient faire les frais d'une nouvelle maladie. J'avois des salles particulières, dans un corps-de-logis éloigné, pour les convalescens. Quoique tous les symptômes majeurs eussent disparu, je faisois cependant continuer les toniques, comme la décoction de quina, de serpentaire de Virginie, le vin généreux, etc., etc. ; je voulois qu'ils fussent nourris d'une manière à soutenir les forces, sans jamais surcharger l'estomac, organe qui avoit été un des plus affoiblis ; je leur faisois donner du bon bouillon, de la soupe, du riz, peu de viande, du pain bien fermenté, et pour boisson, du bon vin mitigé avec de l'eau. L'exercice modéré et la promenade à l'air libre favorisoient puissamment les effets d'un bon régime : il falloit cependant fuir les approches de la nuit, temps de la journée le plus humide, et par conséquent le plus funeste. Je ne faisois attention aux désirs vénériens qui se manifestoient, que comme un signe de convalescence : j'avois le soin de prévenir que la prudence et l'état débile des forces physiques

demandoient une exacte continence jusqu'à parfaite guérison.

QUELQUES OBSERVATIONS.

Première Observation. Une femme d'environ 28 ans, robuste, d'un tempérament sanguin, entra à l'hôpital le 30 Septembre; elle avoit la fièvre depuis deux jours. *Symptômes:* Respiration petite, fréquente et chaude; pouls dur et sec, visage rouge, yeux étincelans et larmoyans; peau sèche et brûlante; tête et région épigastrique douloureuses; vomissement de matières blanches acides; agacement des dents, langue rouge et sèche; soif intense; urines rares et rouges. Prescription d'une saignée qui fut réitérée; l'après-midi elle prit un bain. Pour boisson, eau dans laquelle on jetoit de l'alcali volatil concret, à la dose de dix grains par chaque bouteille, et qu'on édulcoroit avec deux onces de sirop simple.

Troisième jour. Mêmes symptômes, avec un mal-aise général. Mêmes remèdes; plus, dix grains de sel de tartre avec le suc de citron, pour être pris au moment de l'effervescence deux fois dans la journée, et bols composés d'un grain de camphre et de trois

grains de nitre, à prendre toutes les demi-heures. L'après-midi, moins d'agitation, pouls plus développé; disparition du vomissement et de la douleur de la région épigastrique; langue humide et blanchâtre; douleurs aux lombes. Mêmes bols, même eau alcalisée.

Quatrième jour. Langue recouverte d'une matière épaisse, bouche pâteuse; deux selles d'un jaune verdâtre. Je prescrivis demi-once de crême de tartre et deux grains d'émétique, dans une livre d'eau, pour prendre en trois fois, à la distance d'une heure, observant de ne donner la seconde et la troisième dose, qu'autant que la première n'auroit rien fait. L'après-midi, point de fièvre, peau humide, vomissement réitéré cinq fois de matières blanchâtres mêlées de bile verte; huit selles provoquées par l'émétique. Le soir, bouillon fort, crême de riz, julep avec quinze gouttes de laudanum liquide, quatre onces eau commune, et une once sirop simple.

Cinquième jour. Point de fièvre. Crêmes de riz, tisane ordinaire; le lendemain, médecine.

Septième jour. Point de fièvre. *Huitième jour.* Nouvelle médecine; après midi, en-

voyée dans la salle des convalescentes, d'où elle est sortie en parfaite santé.

IIe. Observ. Un jeune homme âgé de vingt ans, d'un tempérament sanguin, entra le 30 Septembre à l'hôpital; malade depuis deux jours, il avoit été saigné chez lui. *Symptômes:* Respiration élevée, pouls vif et pressé, visage enflammé, yeux brillans, peau sèche et brûlante, maux de tête, douleurs précordiales, altération, langue rouge et sèche, vomissement avec efforts de matières jaunâtres; constipation depuis plusieurs jours, urines rouges et peu abondantes. Prescription d'un bain, de lavemens émolliens, des bols de camphre et de nitre, et d'une boisson composée avec l'eau saturée de gaz acide carbonique.

Troisième jour. Mêmes symptômes, mêmes remèdes.

Quatrième jour. Diminution des symptômes, langue chargée et humide, bouche mauvaise, cessation des vomissemens depuis la nuit, ventre tendu sans être douloureux. J'ordonnai crême de tartre dans de l'eau édulcorée avec du sirop. Le malade eut cinq à six évacuations de matières glaireuses et blanches. Après midi, prescription de plusieurs bouillons.

Cinquième jour. Agitations, mal-aises; tous les symptômes du troisième jour avec même violence. Mêmes remèdes.

Sixième jour. Fatigue, point de sommeil, cessation des vomissemens, douleur aux lombes, disparition de la douleur précordiale et des maux de tête, ventre tendu sans douleur.

Septième jour, très-orageux; vomissement d'une bile verte et jaune, et de toutes les boissons; ventre douloureux, mal de tête, respiration petite et fréquente; pouls annonçant la foiblesse. L'après-midi, évacuations alvines glaireuses, jaunâtres; cessation de la douleur de tête et des vomissemens; respiration plus facile, ce qui me détermina à ne pas appliquer les vésicatoires. J'ordonnai vin sucré, crêmes de riz.

Huitième jour. Accablement. Pour boisson, eau vineuse; prescription du vin sucré et des crêmes de riz.

Neuvième jour. Agitations, ventre gonflé et douloureux; vomissement, respiration gênée. Vers les deux heures après midi, cours de ventre sanguinolent, glaireux et infect; disparition du vomissement, respiration libre, foiblesse moindre.

Dixième jour. Même cours de ventre.

Onzième jour. Déjections plus considérables, diminution de l'enflure du ventre, pouls ondulent, peau humide.

Les douzième et treizième jours se passèrent assez bien ; cours de ventre moins considérable ; langue chargée, d'un blanc sale.

Quatorzième jour. Point de fièvre. Médecine avec trois gros de rhubarbe et deux onces de manne. Après les deux premières selles, le sang disparut. Le 17, envoyé à la salle des convalescens, d'où il est sorti parfaitement guéri.

IIIe. Observ. Une fille âgée de vingt-six ans, d'un tempérament pituiteux, ayant eu une maladie depuis peu de temps, entra à l'hôpital le 27 Septembre ; la fièvre l'avoit prise le matin. *Symptômes :* Peau sèche, lassitudes, douleurs à la région épigastrique, langue et lèvres sèches; respiration difficile, soif ardente, urines rares, rouges et cuisantes. Prescription d'une potion antiseptique et tempérante, eau acidulée avec l'esprit de nitre dulcifié, et édulcorée avec du sirop simple. *Le deuxième jour.* Jaunisse générale, vomissemens de diverses couleurs. *Le troisième.* Développement de tous les symptômes ; refus de toutes boissons pour éviter la fatigue

du vomissement. Le soir, la langue se couvre de sang suintant de ses pores. *Le quatrième jour.* Écoulement de sang par le nez, par les pores des lèvres et par la bouche; foiblesse extrême.

Le cinquième jour. Pouls petit, intermittent; hémorrhagies continuelles, oppression, mouvemens convulsifs des tendons. Application des vésicatoires aux jambes; prescription d'une décoction de quinquina acidulée avec l'acide sulphurique, vin sucré, bouillon de veau dans chacun desquels je faisois dissoudre demi-gros de gomme adragant en poudre. Le soir, perte de connoissance, pouls imperceptible, pincement machinal du nez, figure tachée d'un sang noirâtre qui sortoit de la bouche et du nez; bouche entr'ouverte, yeux mourans, extrémités froides. Application de briques chaudes aux pieds et autour des jambes; potion cordiale (1).

---

(1) On ne peut se faire une idée du spectacle affreux que présentoient les malheureux qui mouroient dans cet état. Leur figure d'un jaune foncé, souillée çà et là du sang noirâtre qui couloit de leurs narines et de leur bouche; leurs yeux entr'ouverts et à demi-éteints; leur bouche béante, la blancheur de l'émail des dents qui contras-

Le Sixième. État moins alarmant, mais les idées étoient encore confuses ; déglutition machinale : les vésicatoires avoient très-bien pris, et donnoient beaucoup de sérosité. Je prescrivis une décoction de quinquina cordialisée, du vin sucré et du bouillon avec la gomme adragant.

Le septième. Même état du cinquième : vésicatoires couverts d'escarres gangréneuses et sèches ; continuation de l'hémorrhagie. Je fis appliquer des briques chaudes aux extrémités, et panser les vésicatoires avec l'onguent styrax. Les *huit*, *neuf*, et *dixième*, même état. Ce fut le *onzième jour*, qu'elle revint à elle-même. Les escarres gangréneuses des vésicatoires tombèrent, et la suppuration devint bientôt abondante. Continuation de la décoction de quinquina acidulée jusqu'au *vingtième jour*, époque où l'hémorrhagie du nez et de la bouche disparut : gargarisme dé-

---

toit avec la couleur noire des lèvres et du sang qui transudoit des pores de la langue ; tout se réunissoit pour former l'ensemble le plus hideux. Ce spectacle de mort répété plusieurs fois dans le même lieu, portoit dans l'ame la plus courageuse, un sentiment de terreur que vainement on cherchoit à surmonter.

tersif, afin de raffermir et de nettoyer l'intérieur de la bouche, excoriée et remplie de petits ulcères, ainsi que les lèvres qui étoient aussi très-gonflées. Je soutins les forces : je l'ai purgée lorsque les vésicatoires ont tari. Elle se rendit dans la salle des convalescentes, où elle se rétablit parfaitement.

IVe. Observ. Le 17 Octobre, on apporta à l'hôpital un homme âgé d'environ quarante-cinq ans, ayant perdu toute connoissance. Bouche ouverte; lèvres, langue et dents noires; corps froid, pouls insensible, respiration petite et rare. On le mit dans la salle des agonisans. Je prescrivis une potion cordiale et antiseptique; j'ordonnai l'application des briques chaudes aux extrémités, et l'administration du vin sucré. Même état jusqu'au 19, où le pouls se montra plus élevé; retour du sentiment, langue humide, douleurs aux parties génitales qui se trouvèrent d'un volume considérable; testicules et cordons spermatiques engorgés; scrotum tendu, luisant et couvert de taches gangréneuses et de phlyctènes; verge énorme, prépuce formant un phimosis. J'ordonnai une forte décoction de quinquina, acidulée avec l'acide nitrique, pour prendre, toutes les heures, à la dose d'un quart de

verre, et l'on donnoit toutes les demi-heures une cuillerée à bouche d'une potion camphrée ; boisson ordinaire, acidulée avec le gaz acide carbonique ; pour aliment, crêmes de riz. Cataplasme émollient et résolutif sur les parties génitales.

Le 20, mieux sensible ; mais verge gangrenée. Scarifications ; application de cataplasmes animés avec l'esprit de térébenthine et l'esprit de vin camphré ; mêmes remèdes intérieurs.

Le 21, j'emportai les lambeaux formés par les scarifications ; le pansement se fit avec l'onguent styrax ; même cataplasme sur les testicules. Le 22, la suppuration s'établit ; à mesure qu'elle augmentoit, les autres parties se dégorgeoient et reprenoient leur volume naturel. Ce malade est sorti de l'hôpital très-bien portant, après avoir fait un long usage de l'eau acidulée avec le gaz acide carbonique, et de la décoction de quinquina : dès qu'il en discontinuoit l'usage, la suppuration devenoit de mauvaise qualité, et la fièvre reparoissoit. Sa guérison s'est terminée par quelques purgatifs pris à mesure que la suppuration tarissoit, et que la cicatrice se fermoit.

Ve. Observ. Un homme âgé de trente-six

à trente-huit ans, taille moyenne, tempérament bilieux, barbe et cheveux noirs, entra le 29 Septembre à l'hôpital; il ne put nous dire depuis combien de jours il étoit malade; mais nous apprîmes qu'il avoit pris, les premier et second jours de sa fièvre, une dose de poudres drastiques, composées avec le jalap et le calomel. *Symptômes :* Langue et lèvres noires et sèches, respiration pénible, extrémités froides, vomissemens accompagnés d'efforts, ventre dur et douloureux; muscles de l'abdomen roides et tendus, rendant cette cavité comme applatie et rapprochée de la colonne vertébrale; selles noires, infectes et sanguinolentes; urines peu abondantes, noires et fétides; pouls concentré; soubresauts des tendons. Je fis appliquer les vésicatoires et des briques chaudes aux extrémités; j'essayai de faire avaler quelques remèdes, mais vainement : la nature étoit si affoiblie, que tous les moyens de l'art n'auroient pu la ranimer. Le malade mourut dans la nuit du premier Octobre.

VIe. Observ. Un homme âgé de trente-trois ans, fut apporté le premier Octobre à l'hôpital. *Symptômes :* Perte de connoissance, corps froid, pouls insensible, bouche entr'ou-

verte, pleine d'un sang noir ; respiration petite, prompte et entrecoupée ; ictère générale. Les personnes qui l'accompagnoient, me donnèrent, pour toute réponse à mes questions, qu'il étoit malade depuis quelques jours, sans pouvoir en fixer le nombre, et qu'il avoit pris plusieurs médecines en poudre de la même nature que celle de la précédente observation. Tous les moyens mis en usage pour ranimer les forces vitales, furent inutiles : le malade mourut pendant la nuit.

VIIe. Observ. Une femme âgée de trente-quatre ans, robuste, d'un tempérament sanguin, et malade depuis six jours, entra à l'hôpital le 15 Octobre : elle dit avoir pris les premiers jours deux doses de poudres drastiques, qui ne l'avoient point purgée. *Symptômes :* Figure très-rouge, oppression violente, pouls intermittent, dur et serré ; langue rouge et sèche ; soif ardente, peau brûlante, douleur et tension à l'hypocondre droit ; inquiétudes générales. On fit une saignée au bras. Je prescrivis pour boisson la limonade acidulée avec l'esprit de nitre dulcifié ; bains, lavemens. L'après-midi, mêmes symptômes. Le sang tiré étoit sans sérosité. J'ordonnai une seconde saignée qui ne fut point prati-

quée à cause d'une extrême foiblesse qui survint au moment où l'on alloit lui ouvrir la veine. Cette foiblesse persista. Le 16, je trouvai cette femme sans connoissance, et elle mourut bientôt après.

VIIIe. Observ. Le 27 Octobre, on nous apporta un homme âgé d'environ trente-huit ans, froid, sans connoissance et sans pouls, la bouche entr'ouverte, les yeux jaunes, ouverts et fixes. Je lui fis appliquer de larges vésicatiores aux jambes, et des briques chaudes aux extrémités; j'ordonnai une potion cordiale, au cas qu'il fût possible de la lui faire avaler. Ces moyens opérèrent: le 30, le sentiment et la parole revinrent; nous apprîmes du malade, qu'il y avoit huit jours que la fièvre l'avoit pris, lors de son entrée à l'hôpital. Son état, plus rassurant, nous fit espérer de pouvoir le guérir. Le 2 Novembre, il refusa la décoction de quinquina; il prit les crêmes de riz et les boissons. Il alla assez bien jusqu'au 5 Octobre, jour où le pouls devint petit et concentré; les vésicatoires se séchèrent, les extrémités furent froides et livides. Je prescrivis la décoction de quinquina, une potion antiseptique et cordiale; on pansa les vésicatoires avec l'onguent styrax;

on fomenta les extrémités. Les escarres des vésicatoires tombèrent. Le 8, la suppuration se rétablit; et tout paroissoit aller assez bien, lorsque, le 11, l'affaissement survint avec un pouls petit et intermittent; une expiration froide et fétide, une déglutition impossible, des mouvemens convulsifs dans les tendons et le muscle occipito-frontal; son corps exhalant une odeur infecte. Il mourut le 12 au matin.

IXe. Observ. Je vis, le 17 Novembre, un jeune homme entré à l'hôpital depuis la veille au soir : il étoit malade depuis cinq jours. *Symptômes :* Forte fièvre, peau brûlante au tronc, chaleur ordinaire aux extrémités, sensation d'un violent feu interne, soif ardente, langue et lèvres noires et sèches; respiration laborieuse et fréquente, air expiré d'une chaleur considérable; yeux très-jaunes, figure livide et décharnée; selles jaunes, glaireuses et écumeuses; urines rouges; vomissement de toute espèce de boissons. Cet état empira, et le malade mourut le 19, septième jour de sa maladie.

Telles sont les observations que je me contente de donner; j'en ai exposé d'heureuses et de funestes, afin que l'on puisse se faire

faire une idée des moyens que j'employois dans les diverses circonstances. J'aurois pu en augmenter considérablement le nombre, mais j'aurois fatigué celui qui, dans un opuscule de cette nature, s'attache plus souvent aux principes généraux qu'aux cas particuliers. Le sujet m'entraîne naturellement à décrire les résultats de l'ouverture des cadavres.

Résultats généraux de l'ouverture des cadavres.

Les individus morts dans la première période de la maladie offroient une peau teinte d'un jaune plus ou moins foncé; la graisse et les liqueurs séreuses, contenues dans les cavités, étoient dans le même état. Si la mort ne survenoit que dans les deux dernières périodes, le cadavre présentoit la couleur d'un violet fané tirant sur le noir; des taches gangréneuses étoient semées çà et là. Les extrémités ont été trouvées sphacelées. Des échymoses, plus ou moins considérables, couvroient différentes parties. Par la déchirure de l'artère mammère externe, j'ai trouvé un épanchement très-grand sous le muscle grand pectoral droit. Le ventre étoit boursoufflé,

quelquefois roide et tendu. La face, barbouillée du sang qui s'échappoit du nez et de la bouche, donnoit au cadavre un aspect hideux : il s'en exhaloit une odeur infecte.

L'ouverture du crâne m'a offert, généralement, un cerveau plus ferme et plus blanc qu'à l'ordinaire, les membranes dans l'état naturel, la substance corticale décolorée, la médullaire très-blanche, les ventricules quelquefois secs, quelquefois humectés d'une sérosité jaunâtre, l'artère calleuse, et les plexus choroïdes tantôt pâles et décolorés, tantôt gorgés d'un sang noir ; même état dans les sinus de la dure-mère.

L'inspection de la poitrine a laissé voir des poumons sains, mais le plus souvent flétris, couverts de taches noires, gorgés d'un sang de même couleur, gangrenés, s'écrasant sous les doigts comme une pulpe.

Le médiastin et son tissu cellulaire présentoient une teinte jaunâtre.

Le péricarde, humecté d'une petite quantité de sérosité jaune, couvroit un cœur flétri, ridé et décoloré, d'une consistance très-molasse et très-friable. L'oreillette gauche étoit vide et flétrie, sans nulle goutte de sang, ainsi que les ventricules ; la droite,

distendue et gorgée, renfermoit tantôt un sang noir, tantôt des caillots de même couleur (1).

Il s'exhaloit, à l'ouverture du bas-ventre, une odeur fétide et toute particulière, qu'on ne peut ni définir ni comparer. L'épiploon, que l'on trouvoit vide de graisse, suivoit l'altération des parties qu'il recouvre : ses vaisseaux sanguins étoient souvent gorgés, comme le sont ceux d'un cadavre bien injecté.

L'estomac, tantôt resserré sur lui-même, tantôt distendu par un gaz méphitique, étoit presque toujours d'une épaisseur double de celle qu'il a dans l'état naturel; on trouvoit dans son intérieur des matières noires et fétides et des caillots de sang de même

---

(1) L'ouverture des cadavres des hommes morts de la peste en Egypte, a offert au docteur *Larrey*, à-peu-près la même altération dans le cœur. Voici comment il s'exprime : . . . « Le cœur d'un rouge-pâle; son tissu, » presque macéré, se déchirant facilement; les oreil- » lettes et les ventricules pleins d'un sang noir et liquide, etc. » . . . Il seroit à désirer que les circonstances lui eussent permis de nous dire quel étoit l'état du cerveau, que j'ai trouvé constamment plus ferme et plus blanc : alors, nous aurions un point d'analogie entre la fièvre jaune et la peste, d'après leurs effets.

couleur. La membrane interne, rouge et enflammée dans les premiers instans, étoit en partie gangrenée et en partie détruite dans les dernières périodes de la maladie. J'ai trouvé le pylore entièrement gangrené. Les intestins éprouvoient le même degré d'altération que l'estomac : les matières qu'ils contenoient, étoient de même nature; leur membrane villeuse étoit ou phlogosée, ou gangrenée, ou détruite.

On a vu le mésentère livide; ses vaisseaux et ses glandes, d'un volume considérable, gorgés de sang; ses feuillets écartés du côté de la colonne vertébrale, et formant une poche qui contenoit du sang noir extravasé, ou une matière jaunâtre purulente.

Le pancréas s'est trouvé parfois d'un volume double, dur, enflammé et même gangrené.

Le foie, assez souvent dans l'état naturel, a cependant présenté des engorgemens volumineux dans toute sa substance, et des dépôts dans certains cas; la matière qui les formoit, étoit sanguinolente.

La vésicule du fiel, généralement vide, fournissoit quelquefois une petite quantité de bile, dont la causticité n'étoit pas telle que

les mains en devinssent rouges et enflammées, comme on l'a prétendu. Cet organe s'est trouvé quelquefois d'un volume énorme, et gorgé d'une bile épaisse de diverses couleurs.

La rate, quoique souvent dans l'état naturel, a néanmoins présenté des taches noires et livides, et une consistance molasse et pulpeuse.

J'ai rarement vu les reins hors de l'état naturel. Lorsque tous les viscères du bas-ventre étoient altérés, ils présentoient alors quelques taches gangréneuses.

La vessie, contractée sur elle-même, étoit tapissée intérieurement de points enflammés ou gangrenés; elle contenoit parfois une urine noirâtre, sanguinolente et fétide.

Je n'offre les résultats de l'ouverture des cadavres que d'une manière générale, parce que les effets de cette maladie ont été les mêmes sur les organes de tous les individus. Les autres altérations que l'on pouvoit rencontrer par hasard, provenoient plutôt des maladies antérieures, ou d'autres circonstances relatives à l'individu même. Sans prétendre que ces recherches puissent découvrir la cause de cette maladie, elles sont du moins nécessaires pour dévoiler ses effets, et par

conséquent désigner les organes les plus affectés; elles peuvent ensuite servir à éclaircir les analogies qu'elle a avec d'autres maladies.

Classification nosologique.

Je reconnus bientôt cette maladie épidémique pour être la véritable fièvre jaune que j'avois observée au Cap-François, chez certaines personnes arrivant d'Europe. Je ne l'ai jamais vue sur les créoles et les individus acclimatés. Certains auteurs nous l'ont décrite sous différens noms, tels que ceux de *maladie* ou *mal de Siam*, de *fièvre jaune maligne des Indes occidentales*, de *matelotte*, de *fièvre maligne pestilentielle*, de *typhus ictéroïdes*, de *typhus des tropiques*, etc., etc. Elle a été observée dans plusieurs pays, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture de l'excellent ouvrage sur la fièvre jaune, par mon collègue et mon ami *Valentin*. Elle a régné épidémiquement, à différentes époques, dans plusieurs villes d'Amérique. Mais, depuis l'épidémie que je viens de décrire, elle paroît s'y être fixée, puisque, depuis cet instant fatal, elle fait des ravages affreux dans plusieurs contrées des Etats-Unis. Cette année, elle a fait beau-

coup de mal à New-Yorck. Certaines parties de l'Europe paroissent en avoir été la proie à différentes époques Il nous suffit de citer l'épidémie qui a ravagé l'Andalousie en 1800 : il y a tout lieu de croire, d'après les diverses descriptions qu'on en a données, que c'étoit une fièvre jaune, ou, tout au moins, une maladie qui a les plus grandes analogies avec elle.

La nature présumée et les symptômes de la fièvre que j'ai décrits, la classent naturellement dans le genre des fièvres rémittentes bilieuses putrides des humoristes ; ou, en suivant le système du docteur *Pinel*, dans l'ordre composé des angioténique-adynamiques, se compliquant, vers la fin, d'ataxie ou malignité. Par cette classification nosologique, elle se trouve au côté des fièvres, avec lesquelles elle a de grands rapports. On sait qu'elle a beaucoup d'analogie avec la fièvre ardente, ou le *causus* d'*Hippocrate ;* avec les rémittentes bilieuses, dont elle paroît être le *maximum ;* avec la fièvre des camps de *Pringle*, avec la peste d'Athènes, sur laquelle le docteur *Smith* a donné un Essai, que l'on trouve traduit par *Valentin*, dans le *Recueil de Littérature médi-*

cale étrangère. Elle m'a paru différer de la peste d'Egypte, soit par les symptômes, soit par la marche; on n'y a vu ni anthrax ni bubons; elle n'a pas été du tout contagieuse. L'ouverture des cadavres pourra peut-être, un jour, par la démonstration de leurs effets, rapprocher ces deux maladies, ainsi que je l'ai observé relativement aux remarques du docteur *Larrey*. Mais, jusqu'à présent, elle me paroît différer entièrement de la fièvre que j'ai observée à Philadelphie en 1793, et qui semble vouloir y régner endémiquement, tant qu'on ne remédiera point, sans doute, par des moyens prophylactiques, aux causes locales qui l'y entretiennent.

Traitement préservatif.

J'aurois manqué une partie de mon but, si, en donnant la description de cette maladie, je négligeois d'exposer les moyens prophylactiques que je crois propres à garantir Philadelphie de cette fièvre, ou à l'y rendre moins meurtrière. Je diviserai ces moyens en deux classes : 1°. ceux qui tiennent à l'hygiène publique et qui sont du ressort des magistrats; 2°. ceux qui tiennent à l'hygiène

privée et que les citoyens doivent observer exactement.

Première Classe.

1°. Le premier soin du Gouvernement doit être de faire planter des arbres dans la campagne et les environs de la ville ; de faire clôturer les possessions par des haies vives et élevées. Les résultats de l'exécution de ces premiers conseils seront d'arrêter la force des vents, de mitiger l'intensité du froid et des chaleurs, et de renouveler l'air atmosphérique.

2°. On établira des fontaines dans tous les quartiers de la ville, dans lesquelles seront conduites les eaux du Schuylkill ou de la Delaware : on ne se servira que de l'eau de ces fontaines, pour la boisson et l'économie domestique. J'apprends avec plaisir que ce conseil que j'avois déjà donné en 1794, dans mon ouvrage cité, est en partie suivi, et que déjà plusieurs fontaines fournissent de l'eau aux habitans.

3°. On transportera hors de l'enceinte de la ville les cimetières, les tanneries, les fabriques de chandelles, de savon, d'amidon, etc.

4°. On fera nettoyer et égoutter les petites rues non pavées, les emplacemens bas et non bâtis.

5°. L'on comblera et l'on fera mettre en culture les fosses immenses qui entourent la ville.

6°. On surveillera exactement la propreté des quais : en conséquence, quand la marée baisse, on aura le soin d'agiter l'eau, et de pousser avec des rateaux le limon et les corps étrangers déposés sur le rivage par la marée. Par-là, les bords de la rivière, au lieu d'être un foyer de corruption, deviendront un séjour sain et agréable.

7°. On tâchera de tirer quelque parti des marais qui se trouvent au-dessous de la jonction du Schuylkill avec la Delaware, de manière à empêcher que l'eau n'y stagne et ne s'y corrompe.

8°. On exercera une police active dans les marchés, pour empêcher la vente des fruits qui sont de mauvaise qualité, ou qui n'ont point reçu le degré de maturité nécessaire.

9°. Quand la fièvre jaune commencera à se manifester, les médecins seront tenus d'en prévenir le Gouvernement : celui-ci appellera tous les gens de l'art, et leur demandera de

décider, dans leur sagesse, quelle est la meilleure méthode de traitement à suivre relativement à toutes les circonstances. Il sera défendu à tout médecin, et à tout individu quelconque, d'émettre son opinion dans les papiers publics, sur-tout quand elle tendra à effrayer : rien ne pourra être publié sur la maladie, que ce qui aura été arrêté dans l'assemblée générale. On aura le soin de se concerter toujours avec les magistrats, dont le zèle et le patriotisme ne pourront qu'influencer avantageusement les conseils et le traitement des praticiens (1).

Deuxième Classe.

1°. Les particuliers s'attacheront à mieux fabriquer leur pain : leur défaut est de ne point laisser fermenter assez la pâte et de ne point la faire cuire suffisamment.

2°. On fera des bouillons à la françoise, en cuisant la viande avec des légumes. Cet aliment est bien meilleur pour les malades

(1) J'engage les médecins à vérifier mes observations sur la non-contagion de cette fièvre. J'ai appris avec plaisir que plusieurs, convaincus par les faits, avoient déjà embrassé mon opinion.

que les rôties au beurre, le chocolat et le café au lait, qu'on est dans l'usage de leur donner.

3°. On se privera de manger tout fruit non mûr, soit cru, soit cuit dans des tartres faites ordinairement avec la pâte non feuilletée qui est très-indigeste.

4°. On tâchera de perdre l'habitude de manger une si grande quantité de viandes et de poissons salés.

5°. On se corrigera de l'usage abusif du thé et du café au lait (1).

6°. On bannira entièrement l'eau des puits de l'économie domestique; on coupera celle de rivière avec du vin, du vinaigre, de l'eau-de-vie ou du rhum.

7°. On évitera les excès, sur-tout en boissons spiritueuses et échauffantes.

8°. Comme l'état de l'atmosphère est très-sujet à varier à Philadelphie, on aura le soin

---

(1) Les personnes du sexe devroient sur-tout renoncer à ces boissons; car elles sont, pour plusieurs d'entre elles, une des principales causes de leurs maux d'estomac, de la perte de leur teint, de la mollesse de leurs chairs, et des pertes blanches qui les énervent et qui s'opposent à la fécondation.

de ne dormir jamais les fenêtres ouvertes ; car le corps est plus apte à absorber les miasmes pendant le sommeil.

9°. On se lavera la bouche, soir et matin, avec de l'oxicrat.

10°. On changera plus fréquemment de linge, et l'on tiendra l'intérieur des lits plus propre. J'engage les habitans de Philadelphie à mettre par-tout autant de propreté qu'il y en a dans tout ce qui est apparent dans leurs maisons.

11°. On prendra plus fréquemment des bains, relativement aux différentes saisons.

12°. On évitera, en été, le serein, à cause de son humidité.

13°. Le froid excessif de l'hiver et les chaleurs accablantes de l'été seront plus aisément supportés, en établissant une gradation dans la force des vêtemens. On aura surtout égard aux changemens subits et souvent répétés de ces états extrêmes ; car le froid et le chaud sont moins préjudiciables à la santé par leur intensité, que par leurs variations et leurs changemens subits.

14°. On changera les habits mouillés par l'humidité de l'atmosphère, qui est si considérable dans certains jours.

15°. Lorsqu'une maladie régnera, même la fièvre jaune, les citoyens doivent rappeler leur courage et ne point se laisser abattre par la terreur : ils doivent se rappeler qu'elle n'est ni contagieuse, ni meurtrière par essence.

16°. On doit se prémunir contre la constipation, sur-tout dans la saison des vives chaleurs. Les tempéramens robustes qui éprouveront des maux de tête, des constipations, de la sécheresse à la peau, feront usage des bains, des boissons rafraîchissantes, comme le petit-lait, la limonade, l'oxicrat, etc. Si la pléthore sanguine paroît manifeste, on pratiquera une saignée. Le défaut d'appétit, une bouche pâteuse, la langue sale, indiqueront le besoin des purgatifs ; mais ils doivent être prescrits par un médecin éclairé, qui décidera le nombre des évacuations nécessaires. Ceux qui, en été, sentiront leurs forces diminuer et se trouveront dans un état non habituel de foiblesse, feront usage d'alimens succulens et de boissons stomachiques et corroborantes, telles que le punch, le vin de Madère et autres vins généreux. On ne négligera point les amers, et sur-tout un vin médicamenteux, composé d'une bouteille de vin

de Madère, dans laquelle l'on fera infuser une once et demie de bon quinquina en poudre, et pareille quantité de feuilles sèches d'absinthe; l'on prendra quatre ou six onces de cette infusion dans la journée, suivant le tempérament et l'habitude des personnes à user de boissons fortes.

En terminant mon Essai, il me reste à manifester le désir de voir réaliser un projet, à l'exécution duquel j'aurois souhaité ardemment pouvoir contribuer; c'est l'établissement d'une Société qui s'occuperoit uniquement des moyens de détruire la fièvre jaune. Composée en partie des médecins instruits qui se trouvent à Philadelphie et dans les autres villes du Continent, cette Société produiroit le plus grand bien; et le Gouvernement, en la protégeant, ne pourroit qu'ajouter à la gloire qui l'environne.

Propositions aphoristiques.

1°. La jaunisse n'est point symptôme pathognomonique de la fièvre jaune, puisque celle-ci existe et peut exister souvent sans jaunisse.

2°. La fièvre jaune n'a pas été importée dans les Etats-Unis d'Amérique.

3°. Elle est, depuis quelque temps, endémico-épidémique à Philadelphie.

4°. Elle n'est point contagieuse.

5°. Elle n'est point mortelle par essence.

6°. Ceux qui, dans la fièvre jaune, sont frappés de crainte et de terreur, courent les plus grands dangers.

7°. Les lassitudes qui précèdent la maladie, sont un mauvais pronostic.

8°. Le violent mal de tête succédant à la disparition des douleurs des lombes et de la région épigastrique, annonce le délire ou le coma.

9°. L'hémorrhagie qui a lieu par les pores de la langue, des lèvres, est un signe fâcheux.

10°. Résultats presque toujours certains de l'ouverture des cadavres des individus morts de la fièvre jaune : 1°. estomac enflammé ou gangrené, ses tuniques d'une épaisseur double ; 2°. cerveau plus ferme et plus blanc que dans l'état ordinaire ; 3°. cœur flétri, ridé, pâle, décoloré, vide, et d'une consistance molle et friable ; oreillette gauche vide, la droite souvent gorgée de sang noir ou de caillots.

FIN.